

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
 - Pages damaged/
Pages endommagées
 - Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
 - Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
 - Pages detached/
Pages détachées
 - Showthrough/
Transparence
 - Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
 - Continuous pagination/
Pagination continue
 - Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
 - Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
 - Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

La Bibliothèque a Cinq Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations,

DONNE \$800 DE PRIMES PAR ANNEE A SES LECTEURS

LE TIRAGE A LIEU TOUS LES SIX MOIS

Les Primes sont de \$100, \$50, \$20, \$12.50, \$5, \$2.50,
et cent de \$1.00

LE TROISIÈME GRAND TIRAGE AURA LIEU DANS LE MOIS
D'OCTOBRE PROCHAIN.

Abonnement, Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMERO, 5 Centimes

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis. Pour
abonnements et annonces s'adresser à

POIRIER, BESSETTE & CIE,

EDITEURS-PROPRIÉTAIRES,

69 Rue St-Jacques, Montréal.

MONTRÉA, 11 JUILLET 1889.

LA VOIX MAUDITE

DEUXIÈME SÉRIE DE "SANS CŒUR"

I

La porte de la chambre s'ouvrit sous la main du docteur qui précédait l'appareil ordinaire de la justice, juge d'instruction, greffier, scribe secondaire, plus, ce matin-là, deux hommes qui restèrent au dehors après avoir coulé un regard rapide jusqu'au lit d'Ismérie.

Le docteur, si paisible d'habitude, paraissait fort troublé, et l'on entendait sa voix chevrotante chuchoter en marchant.

— Je vous assure, monsieur le juge d'instruction, que je l'étudie beaucoup depuis quelques temps, et que je ne puis supposer. Non, vraiment, je ne puis croire.

— Les faits sont là cependant, docteur, répondit le juge froidement.

En voyant entrer ces messieurs, Sabine appela Juliette pour se retirer.

L'enfant résista. Voyant sa mère levée, il lui semblait tout naturel de rester avec elle comme autrefois.

— Va, ma chérie, dit la mère en l'embrassant, bientôt je te rejoindrai là-bas.

Et, comme le docteur lui tâta le pouls :

— N'est-ce pas, docteur, que vous me permettrez bientôt de partir ?

Le brave homme, tout embarrassé, regarda son compagnon du coin de l'œil.

— Oni, certainement, certainement, bientôt, si M. le juge d'instruction le permet aussi.

Mais cette invite laissa le juge impassible.

Dès que les étrangers se furent retirés, il reprit pour la dixième fois son éternel interrogatoire.

Seulement, on eût dit que l'évolution de sa pensée se reflétait déjà dans sa parole.

Dès la troisième question, Ismérie sentit avec une horrible terreur qu'elle n'était plus interrogée comme témoin.

Alors, en quelle qualité l'interrogeait-on ?

Ni sa conscience, ni son intelligence ne purent lui répondre. Le juge lui demanda de s'expliquer sur une somme de 1,500 francs disparue de sa caisse.

Puis sur le brouillon de lettre trouvé dans son bureau, puis encore sur l'indication de rendez-vous fournie par le carnet de l'usurier.

Après une lutte cruelle contre elle-même, contre l'appréhension à laquelle elle avait trop longtemps sacrifié la prudence, Mme Morin prit le parti tardif de tout raconter.

Elle dit le vol qu'elle avait constaté, quoique rien n'eût été forcé dans la serrure du bureau, ni dans celle de la caisse ; le projet irréalisable qu'elle avait formé d'assumer la responsabilité pécuniaire de ce vol plutôt que d'encourir le mécontentement et peut-être le renvoi de M. Forster ; la lettre qu'elle voulait écrire à son frère de lait, Pascal de Guerras, pour lui demander de compléter la somme qu'elle espérait emprunter au fils aîné de Pierre Pique, le passeur ; enfin, comment, laissant le brouillon commencé, elle avait tenté vainement de trouver de l'argent chez Pique, dans cette fatale soirée.

Ces explications avaient le tort immense de venir trop tard, lorsque déjà, dans les convictions de l'interrogateur, elles pouvaient paraître le résultat de la réflexion et l'habile arrangement d'une imagination fertile.

— Dans la phase nouvelle où cette affaire entre désormais, conclut le juge, nous devons procéder à votre arrestation.

— A mon arrestation ! à moi ! cria la jeune veuve en levant les bras sur sa tête. A moi ! Oh ! ces pressentiments de tout à l'heure !

— Est-elle en état de supporter le régime de la prison, docteur ?

— Avec quelques adoucissements, répondit l'excellent homme.

— Mon arrestation ! répétait toujours Ismérie. De quoi suis-je donc accusée ?

Et, toute frémissante :

— De vol ? On m'accuse de vol ?

— Et d'assassinat, répondit durement le juge qui espérait faire jaillir la vérité de la stupeur.

Ismérie ne prononça pas un mot. Ses yeux se dilatèrent, son corps se raidit et tomba renversé sur le lit.

— Allons, dit le juge avec contrariété, nous voici retardés d'un jour.

— Vous l'avez voulu ! dit le docteur en s'empressant auprès d'Ismérie.

Les sels énergiques qu'il lui fit respirer provoquèrent une réaction presque immédiate.

La veuve, en reprenant ses sens, reprit aussi la parfaite perception du choc qu'elle avait reçu.

Dès qu'elle put parler, ce fut pour questionner à son tour.

— Je veux savoir qui m'accuse ? fit-elle avec une insistance impérieuse.

— La loi.

— Ah ? vous n'avez pas de témoins.

— Nous en aurons.

— Et vos preuves ?

— Le portefeuille trouvé sur vous.

— Et puis ?

— L'empreinte fort reconnaissable de vos doigts sur le cou d'Isaac.

— Et puis ?

— La position de vos deux corps dans la barque.

— Et puis ?

— Certains indices que nous nous réservons de mettre en lumière.

— Et puis ?

— C'est tout, jusqu'à présent.

— Et c'est sur ces indications que vous basez cette imputation atroce ?

— Il en faut moins pour prouver un crime.

— Je jure que vous faites fausse route, monsieur.

— Vous nous direz tout ce que vous jugerez propre à nous éclairer.

—Dans ma prison, n'est-ce pas ? fit-elle avec un amer sourire.

—Dans la prison.

—Faites donc, je suis prête.

Le juge n'en continua pas moins l'horrible torture du questionnaire, passant au crible de ses investigations chaque minute de la soirée du meurtre.

Aux affirmations d'Ismérie, il opposa les naïves réponses de la famille du passeur qui venait de déclarer que Mme Morin, venue assez tard, paraissait triste, préoccupée, n'avait pas demandé d'argent, avait à peine parlé du fils soldat, et s'était retirée d'un air très abattu.

Cette réserve n'était pas naturelle chez une femme qui a besoin d'argent à tout prix et qui, loin d'en parler, fait une courte visite et disparaît sans pouvoir dissimuler ses préoccupations.

Le juge concluait que la visite au passeur était une coïncidence fort heureuse qu'on cherchait à utiliser, ou bien encore, qu'après avoir obtenu le rendez-vous de Notre-Dame-de-l'Île avec l'usurier, Ismérie, pour s'y rendre, s'était créé l'alibi de cette apparition chez Pierre Pique.

Alors, selon toute probabilité, la question d'intérêt s'était débattue entre elle et Keiffer, dont on connaissait la rapacité proverbiale, dans les termes inacceptables.

Le juge présumait que les prétentions du juif étant extrêmes et les ressources de la caissière très bornées, une querelle violente avait dû s'élever. On en avait pour preuve des bruits ou des cris indistincts entendus de l'autre côté du Rhône par un paysan qui rentrait chez lui.

Sans doute, effrayée par ces bruits de dispute, Ismérie aurait insisté avec violence pour obtenir l'argent que le juif entêté remettait peut-être en poche. Cet argent qu'elle voulait, coûte que coûte ! Cet argent que représentait son honneur et sa position !

Une lutte s'en serait suivie, une lutte dans laquelle ne fallait pas oublier que la caissière, jeune, grande et robuste, possédait tous les avantages contre un vieillard chétif.

Il était donc à croire que le vieillard, craignant d'avoir le dessous et déjà pris à la gorge, avait pris son couteau pour se défendre, lui et le portefeuille qu'on lui avait arraché.

À demi étranglé, il avait frappé ; blessée, elle avait inrusté ses doigts dans le cou du malheureux.

La lutte horrible, dans ses dernières secousses, les avait roulés l'un sur l'autre, l'un mort, l'autre mourante.

Ainsi reconstruite, cette scène sauvage offrait une vraisemblance que l'infortunée femme, au milieu de son horreur reconnut avec épouvante.

—Ah ! s'écria-t-elle, je suis perdue !

Le juge se méprit à ce cri, et se déclara satisfait pour une séance, du résultat obtenu.

Ismérie, sans une larme, muette de saisissement, se laissa conduire en prison.

Il sembla d'abord à la malheureuse que tenter une résistance morale contre l'accusation qui se dressait armée de toutes pièces devant elle, c'était une inutile folie.

Les apparences, la fatalité, un concours de faits inexplicables la conduisaient à l'abîme ; pourquoi résister ?

Ne savait-elle pas d'avance que sa voix impuissante ne serait pas entendue, puisqu'elle ne pouvait fournir d'autre preuve de son innocence que ses propres serments !

Et qui croyait, en justice, aux serments d'un accusé ?

Et puis se défendre pour conserver une vie si misérable, c'était un travail bien écorçant. La vie ? que lui avait-elle donné jusqu'alors, sinon la misère, le vevage et les larmes ?

Se défendre pour reconquérir l'estime d'autrui, à quoi bon ? à quoi bon, puisque l'existence irréprochable ne mettait pas à l'abri d'une imputation criminelle ?

Se défendre pour chercher et démasquer le véritable assassin ? Hélas ! les assassins, qui échappent si souvent à la justice, se riraient d'une faible femme acharnée à cette poursuite insensée.

Elle ne se défendrait pas. Elle dirait aux hommes : " Vous vous trompez," et s'en remettrait à Dieu du soin de son corps et de son âme.

Son corps, enveloppe facile à briser, n'avait point d'attaches si fortes sur la terre que la mort lui fût un épouvantail. Son âme martyrisée monterait radieuse vers son Créateur. Le front haut, transfigurée par cette pensée fortifiante, Ismérie chantait déjà du fond de l'âme le cantique des chrétiens persécutés, quand une voix d'enfant, venant d'une cour intérieure, monta jusqu'à l'étroite fenêtre de sa cellule.

—Maman ! disait la petite voix.

Ce simple mot "maman," ce bégaiement du premier âge, bouleversa la malheureuse jusqu'aux entrailles.

C'était sans doute l'enfant du geôlier, un enfant inconnu, à coup sûr ; n'importe, c'était un enfant, l'être mystérieux dont la vue, dont l'accent, dont la caresse remueront éternellement toute femme vraiment femme.

Celui-ci lui rappela Juliette, que, dans sa souffrance, elle avait un instant oubliée !

Et ce souvenir sacré rapporta dans son âme l'amour de la vie, la volonté du combat, la dignité de son innocence.

—Je me défendrai ! s'écria-t-elle ; Juliette ne doit pas avoir une mère fiévreuse.

Alors s'étant réconfortée dans une ardente prière, elle entreprit d'étudier, de classer et de combattre, à l'aide de son intelligence et de son bon sens, la formidable accusation.

Le même soir, M. Forster venait de s'asseoir à la table de famille, en face de ses enfants, quand le docteur fut annoncé.

Depuis quelques jours, il venait régulièrement à la Verrerie visiter Laurent Forster, qui souffrait d'une fièvre lente.

Ce n'était point une maladie grave et qui n'empêchait en rien le jeune homme de vaquer à ses occupations ; il y apportait même une sorte de nouvelle activité dont son père se montrait fort satisfait.

Mais c'était le patient travail d'un mouvement fébrile, intermittent, qui rendait Laurent sombre et grincheux.

Il avait fallu l'autorité de son père pour le décider à se faire soigner.

—Je n'ai rien, disait-il avec humeur.

—Ce rien-là est fort désagréable, disait M. Forster. Docteur, guérissez-nous cela.

Et le docteur tâchait de le guérir, mais la quinine ne produisait encore que de maigres résultats.

—Pardonnez-moi, monsieur Laurent, dit-il, en entrant. Bon ! je vous trouve à table, j'en étais sûr ! J'ai pourtant fait diligence, mais j'étais si fort en retard !

—Cela importe peu, docteur, répondit Laurent avec la mauvaise grâce qu'on remarquait en lui depuis quelque temps.

—Je vous demande pardon, cela importe au contraire. C'est à quatre heures et demie environ que vous prend la fièvre, je voulais me trouver là pour étudier l'accès. Mais ma pauvre prisonnière est encore si faible que j'ai dû y passer avant de venir.

—Quelle prisonnière ? demanda Sabine avec une indifférence affectée.

—Ah ! c'est juste, vous ne savez pas encore ! Mon Dieu ! que je deviens distrait !

—Qu'y a-t-il donc de nouveau ? fit le maître verrier.

—Votre caissière.

—Eh bien ?

—Son affaire se gâte terriblement.

—Comment, se gâte ?

—C'est à dire que de témoin, Ah ! voilà longtemps que je prévoyais le coup ! De témoin elle devient accusée.

Sabine fit un haut-le-corps. Laurent retira brusquement son poignet d'entre les doigts du docteur.

—Accusée ? dit M. Forster assez tranquillement. Accusée de vol, n'est-ce pas ? je m'y attendais.

—Accusée d'as-sas-si-nat !

—Par exemple ! cria Sabine, en se dressant tout indignée.

— Paix ! fit le maître verrier ; parlez, docteur, racontez-nous cet incident. Y a-t-il eu quelque révélation ?

— Pas le moins du monde. C'est par le raisonnement et l'induction que le juge d'instruction est arrivé à ce résultat.

— Le résultat d'accuser Mme Morin ?

— Le résultat de démontrer sa culpabilité, on suivant pas à pas votre caissière, qui avait un rude besoin d'argent, ne l'oublions pas, jusqu'à sa rencontre avec Isaac Keiffer.

— Et vous croyez à cela ? interrogea vivement Sabine.

— Mais laissez donc parler le docteur ! dit son père impatienté.

— Non, mademoiselle, je ne puis croire à un crime semblable chez une femme qui paraît si bonne mère, et si reconnaissante des soins qu'on lui donne.

— Ne faisons pas de sentiment, docteur, faisons de la logique, reprit M. Forster. Les conclusions du juge d'instruction se tiennent-elles debout ?

— Si elles se tiennent debout ? c'est-à-dire que si la cour qui entendra quelque jour Mme Morin, a la moitié des pressentiments de mon ami le commissaire de police, et des convictions de mon autre ami, le juge d'instruction, la pauvre femme aura bien du mal à s'en tirer.

— Ismérie aurait frappé ?

— Ah ! vous savez, il faut entendre le juge. Avec lui, tout se rebâtit, s'éclaire, s'explique, c'est tangible : on assiste au meurtre. Mais moi, je ne suis pas assez convaincu pour vous raconter la chose avec vraisemblance, bien au contraire.

Le brave homme d'ailleurs était bien trop peiné pour l'essayer. Il s'était attaché à sa malade, et l'idée de la passer à la cour d'assises lui causait un vrai chagrin.

M. Forster toutefois ne le tint pas quitte, et la conversation continua longuement sur cette évolution inattendue de la procédure.

Laurent n'y avait pas placé un mot. Souffrant déjà et sans doute fâcheusement impressionné par cette nouvelle, il restait accoudé sur la table, le front sur la main, ne perdant pas une parole du docteur ni une exclamation froidement indignée de son père.

Pour M. Forster, qui avait beaucoup vécu et ne professait qu'une médiocre estime pour l'espèce humaine, tout était possible.

Sabine, au contraire, fulminait.

Ardente, agressive, elle aiguillonnait le docteur, ripostait à son père, soutenait l'innocence de la caissière et se démenait comme jamais avocat ne le fit à la barre.

— Vous êtes un lâche en jupons ! lui dit le docteur en souriant.

— Je suis tout simplement une femme convaincue.

— Malheureusement ce n'est point assez pour former l'opinion des juges.

— Si le témoignage de ceux qui connaissent Ismérie depuis des années ne leur suffit pas, que faut-il donc leur apporter ?

— Le vrai coupable, dit le maître verrier.

Il se fit un grand silence.

Laurent se leva, fit deux fois le tour de la salle et sortit.

Sabine semblait avoir reçu, par ce seul mot, une douche sur son exaltation.

Elle mordit rudement ses lèvres qui avaient pâli, haussa les épaules avec une affectation dédaigneuse et redevint aussi immobile, aussi glacée, qu'elle avait été jusque-là remuante et persuasive.

— Vous avez raison, mon père, dit-elle en mettant une sourdine à sa voix, ce sont là des choses graves dont il faut laisser à la justice le soin de démêler les ténèbres.

Et se renfermant dans le mutisme, elle parut livrée à des préoccupations plus matérielles.

Le docteur suivit son malade, M. Forster, précipitant à la fin du repas, fit atteler pour reconduire lui-même l'excellent homme en ville.

La culpabilité d'Ismérie, au point de vue du vol, ne lui semblait pas douteuse, mais, à celui du meurtre, il éprouvait encore certains étonnements,

Sa nature dure et froidement calculatrice ne s'en émouvait d'ailleurs pas davantage. Sa démarche auprès du juge d'instruction, pour en obtenir quelques détails plus précis, n'avait d'autre but que de chercher à faire la lumière, en joignant les observations pratiques du patron aux inductions spéculatives du magistrat.

Lorsque Sabine eut vu disparaître sur la route de Vienne le cabriolet qui emportait son père et le docteur, elle regagna sa chambre, renvoya Josette, tira ses verrous et, blanche comme un suaire, elle vint s'incruster en quelque sorte, droite et rigide, devant le petit lit où dormait Juliette.

Les traits tourmentés de la jeune fille trahissaient la violence d'une lutte secrète entre sa conscience peut-être et son intérêt, entre la passion et le devoir.

Aucun mot ne s'échappait des lèvres serrées, et les mains convulsivement jointes se bloussaient les chairs sans le sentir. On eût pu voir sourdre des gouttelettes à la naissance des cheveux, à mesure que le regard fixe s'attachait au paisible visage de Juliette endormie.

Sous l'inquiétante fixité de ce regard, la fillette fit un mouvement, sa petite poitrine se dégonfla dans un gros soupir que rien ne motivait.

Maman ! dit-elle en se retournant, tout-ensommeillée, sur le moelleux oreiller.

"Maman !" Ce mot, qui avait eu le pouvoir de changer de fond en comble les résolutions d'Ismérie dans sa prison, eut encore le privilège de mettre soudainement des larmes dans les yeux de Sabine. La rigidité de la physionomie s'effaça, les lèvres s'émurent, les genoux tremblèrent.

Elle se laissa glisser sur le tapis, agenouillée, appuyant sa tête sur garnitures brodées de la couchette.

— Pardonne-moi ! balbutia-elle en enfouissant sa bouche frémissante dans l'étoffe pour n'être pas entendue. Pardonne-moi, petite enfant. Tu le vois, je ne peux pas ! je ne peux pas ! On ne peut me demander, tant, de donner mon frère pour te garder ta mère ! de donner mon avenir pour protéger le tien ! de flétrir mon nom pour t'en laisser un sans tache ! Va, je t'aimerai ! je te soignerai ! je te ferai heureuse ! Mais je ne puis faire plus, n'est-ce pas ! Je n'ai ni un tempérament de dénonciateur, ni une vocation de martyr !... Pardonne-moi ! pardonne-moi !

Soulagée par ce cri douloureux, Mlle Forster essuya son visage laigné de larmes plus nerveuses qu'attendries.

Elle se releva, un peu étonnée d'avoir cédé à un mouvement intime, et s'assura que Juliette, qui souriait aux anges, n'avait aucun soupçon de l'appel étrange, illogique et passionné qu'elle venait de lui adresser.

Puis, trahant un fauteuil devant le feu clair, que l'humidité de cette première soirée d'automne rendait agréable, elle s'y enfonça dans la pose abandonnée d'une très profonde méditation.

Ce n'était pas la première fois que cette fille très forte, très maîtresse d'elle-même et digne fille d'un père calculateur, se posait les questions qui tournoyaient dans son cerveau.

Mais jamais encore ces questions graves n'avaient revêtu le formidable aspect que leur donnaient les événements.

Depuis la néfaste soirée du crime, Sabine connaissait l'innocence d'Ismérie, le nom du meurtrier, et peut-être le motif qui avait armé la main de celui-ci.

Pourtant le silence absolu, l'indifférence apparente lui avaient été faciles, tant elle avait d'intérêt à les garder.

Une autre nature que la sienne eût cédé aux angoisses de la certitude, de l'horreur, de la conscience.

Sabine ne connaissait pas ce qu'elle eût appelé des faiblesses. Son éducation, sans garanties morales et sans principes religieux, aidait sa sécheresse de cœur en cette occurrence.

Peinée des souffrances d'Ismérie, elle s'appliquait à les diminuer en se chargeant de sa fillette, et vivait dans la secrète espérance que le Rhône garderait son secret.

L'arrestation d'Ismérie lui porta le plus rude coup. Qu'allait-elle faire ? Laisser accuser l'innocent ! C'était lâche ! Révéler le coupable ? C'était mille fois impossible !

Certes, depuis le crime, elle n'avait plus que mépris pour le meurtrier, et c'était merveille que son empire sur elle-même eût été toujours assez fort pour dissimuler la puissance de ses sensations.

Pourrait-elle encore, avec la même impassibilité feinte, voir se dérouler un procès criminel, dont elle pouvait à son gré changer le cours et précipiter le dénoûment ?

Sabine n'osait répondre. Elle entrevoyait des jours de tortures, et, d'avance, cherchait à se raidir contre les surprises de la cour d'assises. Elle redoutait plus encore les défaillances du criminel véritable que les protestations d'innocence de la pauvre accusée.

A ce moment un coup timide fut frappé à sa porte.

— Qui est là ? fit-elle sans se lever, un peu étonnée que Josette n'eût pas mis à profit la liberté qu'elle lui avait accordée.

— C'est moi, Sabine, répondit une voix d'homme.

La jeune fille tourna vers la porte close un intraduisible regard tout chargé de colère.

— Laurent ! fit-elle avec dédain.

Puis, élevant la voix :

— Que désires-tu ? Est-ce essentiel ?

— Le dernier volume d'Alexandre Dumas n'est-il pas resté dans ta chambre ?

Elle joignit les mains avec indignation.

— Oh ! murmura-t-elle d'un ton farouche, il s'occupe de romans, le malheureux !

Une hésitation douloureuse se peignit sur la mobile physionomie de la jeune fille. La voix de son frère l'avait frappée soudainement comme une réponse à ses doutes, à ses luttes contre elle-même.

D'un mouvement brusque, elle ouvrit.

— Te voilà ! lui dit-elle d'un ton dur. C'est la fatalité qui t'amène.

Quelque singulier que cela puisse paraître, Laurent eut comme un geste de frayeur et voulut reculer.

Mais déjà la porte était refermée, et il se trouvait en face de sa sœur sous la lumière blafarde de deux bougies.

Ses joues pâles en parurent plus pâles encore.

— Quelle plaisanterie ! fit-il en essayant de rire. Tu as des façons lugubres, ce soir.

— Trouves-tu donc que la situation soit gaie ?

Elle le regarda bien en face.

Un soupçon, qu'il rejetait toujours et qui revenait sans cesse, traversa une fois encore son cerveau.

— Pourquoi prends-tu cette pose d'inquisiteur ? demanda-t-il.

— Je ne suis pas une inquisition bien terrible, moi ; il en est une autre plus redoutable, Laurent.

— Une autre ?

— Une autre, bien légale celle-là, qui va, si je ne me trompe, et bientôt, s'occuper de tes affaires.

— A moi ?

— Certes.

— Parle franc, Sabine... tu... tu me fais mal... un mal horrible !

— Tu n'as donc jamais pensé que la justice, verrait clair, quelque jour ?

Le malheureux fit trois pas en arrière. La cloison de la chambre l'arrêta.

— Ah ! balbutia-t-il, tu es la voix maudite !

— La voix !

— La voix du bord du Rhône !

Et, frissonnant de tout son corps à cet atroce souvenir, il s'abîma dans un fauteuil.

Sabine debout, glacée, répondit froidement :

— Je suis la voix du bord du Rhône.

Terre ou fureur, quelque chose s'agitait dans cette masse inerte qui faisait pitié par son abattement.

— Et tu me dis cela !... et tu n'as pas peur ?... commença Laurent dont les yeux s'élargirent, noirs et sinistres comme des abîmes.

— Non, je n'ai pas peur, dit-elle. Tu as pu être assassin par occasion ; tu es lâche par nature.

Elle disait vrai, l'implacable fille ; sous l'insulte il bondit, retomba, et l'on n'entendit plus qu'un gémissement indistinct, quelque chose comme la plainte sans grandeur d'un animal blessé.

Sabine allait et venait dans la chambre, sans bruit, sur le tapis clair et à larges bouquets de roses blanches.

On voyait ses épaules se soulever avec dédain et sa bouche esquiver un mépris souriant.

— Assez de plaintes ! fit-elle tout à coup d'un ton sec. Tu vas réveiller Juliette. Ce serait un témoin gênant de ta misérable prostration.

Juliette ! Il tressaillit et regarda autour de lui avec épouvante.

— Allons, sois homme ! Ecoute-moi. Il est temps !

— Tu veux me dénoncer ? bégaya-t-il.

— Il eut un petit rire muet.

— Je veux te garder de toi-même. Tu es un être faible qui ne saurait pas mieux résister à un interrogatoire qu'à un entraînement.

— Tu sais donc ?...

— Je ne sais rien. Je ne veux rien savoir. Peu m'importent les causes de ton crime. J'ai vu. Cela me suffit pour vouloir te protéger.

— Me protéger ! Ai-je donc quelque chose, quelque chose à craindre ?

Il grelottait d'effroi.

Elle lui montra le grand miroir brillant d'une armoire à glace d'un geste de dédain profond.

— Regarde-toi ! tous les aveux sont écrits sur ta face blême.

Il se regarda, comme elle le lui ordonnait, et frémit de se voir si défait, si vieilli, si piteux dans sa lâcheté.

— Oui, s'écria-t-il en relevant sa tête livide, il y a eu des heures où je me sentais menacé, où j'ai bien souffert !... Mais aujourd'hui... aujourd'hui la justice est sur une fausse piste.

— Ce qui ne t'empêchera pas de te perdre... ou contraire.

— Comment ? que dis-tu ?

— Si tu avais été directement compromis, peut-être le sentiment du péril aurait-il galvanisé ta peureuse nature. Tu aurais pu retrouver quelque audace pour te défendre, quelque habileté pour te sauver. Au lieu de ce danger terrible, en voici un autre moins direct, tout aussi effrayant.

— Mais, au contraire, c'est Ismérie.

— Ah ! malheureux ! es-tu certain de la voir accuser sans te troubler, de l'entendre condamner, peut-être sans te trahir ?

— Condamner ! c'est impossible ! on ne peut pas condamner, sans preuves ! Condamner...

Il s'était levé. Son sang avait repris sa route interrompue. Une indignation véritable succédait à son effarement. C'était comme un réveil.

Sabine le contemplait d'un air calme.

— Bravo ! fit-elle ; avec ces révoltes prudentes que j'attendais, tu ne tarderas pas à te dénoncer toi-même.

— Alors, prouve-moi qu'on peut condamner Ismérie.

— Je ne le pourrais pas. Peut-être ne le voudrais-je pas.

Derrière elle s'abrite ta sécurité. Or, comprends-moi bien. Tu es sans énergie, sans adresse, sans plan de conduite même. Tu vas au hasard, suivant la disposition présente. Tu n'oses ni envisager l'avenir, ni prévoir une erreur de la justice.

Tel que je te vois, nerveux et malade, tu te perdras avant la fin du procès, si je ne te viens en aide.

— Eh ! je l'accepte, ton aide ! Que faut-il faire ?

— M'obéir.

— Soit.

— Obtiens du père d'aller traiter à Marseille l'affaire dont il te parlait hier. Cela te donnera bien huit jours de liberté.

Reviens ensuite, fortifié par cette absence, maître de tes nerfs, déterminé à tout entendre sans pâlir. Aie les yeux sur moi, quand le courage te fera défaut. Efforce-toi d'être calme si je suis calme, et gai si je suis gai. Si quelque chose te trouble,

viens à moi. Je veux être ton guide et ta force.

—Que tu es bonne ! balbutia Laurent.

Elle se retourna, comme mordue par une vipère.

—Bonne ! siffla-t-elle avec colère ; où prends-tu ce mot nuis ! et surtout cette opinion fausse ? Je ne suis ni bonne, ni dupe, ni attendrie par les remords que tu n'as pas.

—Des remords ! si, Sabine ! j'en ai, et d'affreux parfois !

—Tant pis ! déclara-t-elle avec sécheresse, car tu cours le risque de céder à leur pression. Et, je ne le veux pas, entends-tu bien ? je ne le veux pas !

Le misérable Laurent, pendant cet entretien bizarre, passait tour à tour de la terreur à l'ahurissement.

Voici qu'à présent les remords de sa conscience endormie lui étaient défendus comme une faute nouvelle.

—Si tu étais un homme, je te dirais : "Repens-toi. Tu portes en toi l'expiation !" Mais tu n'es qu'un enfant vicieux. Le temps n'est point venu pour ta faiblesse du repentir qui relève. Et, si je te l'interdis, c'est que je veux garder pur le nom que je porte comme toi, le nom que tu as déshonoré, mais qui ne sera jamais flétri hautement si tu sais te taire, si, quoi qu'il arrive, tu veux te taire.

—Je me tairai.

—Bonne ! tu me disais bonne ! Pauvre sot, je me garde en te gardant ; je défends mon avenir, mon mariage, ma fortune, en veillant sur ton repos. Tu as perdu le droit au bonheur ; j'entends faire le mien. Va, maintenant, et souviens-toi de notre pacte. Nous sommes deux pour garder ton secret, et j'aimerais mieux te voir mourir que te voir en faire l'aveu.

Elle lui ouvrit la porte avec le même écrasant dédain, où se mêlait toutefois l'impérieuse assurance d'une autorité que rien ne pouvait plus ébranler.

Le jeune homme ne trouva ni un mot ni un geste pour protester contre le triste portrait qui venait d'être fait de son caractère.

Il n'eut pas davantage la pensée de remercier sa sœur d'un secours si étrangement offert, car elle venait d'établir fort clairement qu'elle n'avait besoin d'aucune gratitude pour une alliance où elle était surtout personnellement intéressée.

Il sortit, le front éclairci, le dos courbé, luttant entre deux sensations bien diverses, soulagé d'avoir un confident, mécontent d'avoir un maître.

—En deux mois, il a vieilli de cinq ans ! murmura Sabine quand elle eut entendu son pas alourdi s'éteindre dans le corridor.

Les heures passèrent ; le feu mourut ; un engourdissement vague raidissait ses membres. Dans son esprit surmené, les idées tourbillonnaient comme des brins de paille au vent.

Était-ce le sommeil ? Était-ce encore la réflexion ?

À l'aube, elle secoua cette torpeur, étira ses bras glacés, se jeta de son lit, toute frissonnante, et s'endormit réellement, cette fois, en résumant par un seul mot les incertitudes de cette fiévreuse nuit :

—Le nom de Forster restera sauf !

II

La justice, elle, n'attendait pas. La nouvelle voie à peine ouverte, on marcha résolument. Les probabilités, les vraisemblances patiemment cherchées, recueillies, provoquées, s'accumulaient déjà.

Le juge n'était pas un homme de passion, mais un homme de travail. Il avait pour coutume de dire qu'avec un travail persévérant, nulle tâche n'est au-dessus des forces d'un esprit consciencieux.

Ce qu'il avait trouvé lui semblait de nature à élucider ce que lui n'avait vu, et c'est sur cette base, qu'il étayait de tout son talent, de toute son expérience, qu'il comptait voir prochainement s'engager les débats.

Ismérie, lorsqu'un vol avait commencé la série de ses infortunes, avait songé au seul bras sur lequel il lui était facile et doux de s'appuyer : celui de son frère de lait, Pascal de Guerras.

Lorsqu'une épouvantable accusation la courba sous un joug brutal, ce fut encore vers Pascal de Guerras qu'elle jeta l'appel désespéré de sa souffrance.

"Mon bien cher Pascal, lui écrivit-elle, je vous écris d'une prison. Est-ce là que vous auriez cru retrouver votre sœur Ismérie, comme vous vouliez bien m'appeler depuis les jours insoucians de notre enfance ? On vous dira, mon ami, que la fille de notre vieille bonne nourrice Marion a volé ! Vous ne le croirez pas. On vous dira plus. On vous dira qu'elle a tué ! Oh ! vous ne le croirez pas davantage, n'est-ce pas ? et vous viendrez à son secours. Venez, Pascal, je vous en supplie ! Vous êtes savant, vous, vous dénâtlerez la vérité. Vous êtes avocat, vous me défendrez. Je serais déjà morte de chagrin, si je n'avais pas Juliette ! et si je ne croyais pas à mon Dieu, qui permet tout ce qui m'arrive, je deviendrais folle de terreur. Mais je crois à mon Dieu ! Venez bien vite, venez demain reconforter la pauvre Ismérie."

Cette lettre naïve et croyante écrite, Mme Morin se sentit profondément calme. Elle s'en remettait à la volonté divine avec le sublime abandon de l'enfant dans les bras maternels.

Comme M. Pascal de Guerras rentrait un soir chez lui, en sortant du Palais, sa concierge, d'un air maussade, car il n'était encore qu'un avocat peu connu, le rappela pour lui donner une lettre.

À la nuit tombante, dans l'escalier étroit d'une de ces riches parisiennes accessibles aux petites bourses, le jeune homme ne reconnut point tout d'abord l'écriture.

Il grimpa ses quatre étages d'un pied leste, croyant tenir entre les mains un appel au talent qu'il sentait avoir, mais que les occasions lui avaient toujours manqué de produire au grand soleil de la publicité.

Ni procès politique, ni grand procès criminel, il n'avait pas eu la fortune heureuse, comme aux avocats arrivés, de se conquérir une réputation avec les erreurs doctrinaires ou les fautes retentissantes d'un client.

Rien. Rien que des procès ordinaires, sans relief, dont la *Gazette des Tribunaux*, elle-même, ne daignait parler qu'à défaut d'autre matière plus intéressante.

Carrière honorable et paisible, qui fait vivre modestement son homme, mais qui ne lui fait point un nom.

Dans le petit logement de garçon, où l'ordre régnait autant que la simplicité le jeune homme s'orienta, fit de la lumière et lut avec empressement la lettre d'Ismérie.

D'abord il crut à une erreur, à un accès de trouble mental chez sa sœur de lait qu'il connaissait sérieuse et sage.

Ismérie accusée, quelle folie !

Pourtant la lettre était précise, au moins comme fait capital. C'était bien contre une présomption de vol et d'assassinat qu'Ismérie appelait à son secours.

Rendons cette justice au jeune avocat que ce fut moins de la joie qu'il ressentit, en face de la première cause importante qui venait à lui, que de la douleur sympathique en songeant à celle de Mme Morin.

Leurs liens d'affection, serrés depuis vingt-cinq ans avec cette force particulière des habitudes enfantines, avaient pu se distendre un peu par l'éloignement, mais non se briser.

Pascal de Guerras les sentit aussitôt revivre avec leur ancienne intensité, en relisant cet appel mouillé de larmes.

—Pauvre Ismérie ! Je ne puis imaginer quel accident, quelle catastrophe a pu la conduire à une telle situation, pensa-t-il en s'asseyant tout songeur à sa table de travail ; mais je ne l'abandonnerai pas.

Le jeune homme avait déjà, dans sa courte carrière, rencontré tant de chutes, d'illusions et de crimes, que l'innocence absolue d'un accusé, fût-ce même sa sœur de lait, ne lui apparaissait jamais tout d'abord.

C'était là une propension professionnelle, née d'une expérience précoce, et qui ne nuisait en rien à la profonde bonté de sa nature.

D'une main rapide, avec le désir de consoler au plus vite celle qui souffrait, il répondit séance tenante à la veuve :

"Comptez sur mon dévouement, ma chère Ismérie. Je partirais demain si je n'avais une affaire à plaider ; dans trois jours, je serai près de vous.

PASCAL."

M. de Guerras demeura toute la soirée vivement préoccupé de cette invraisemblable affaire, à laquelle il n'hésitait pas à se dévouer sans la connaître.

C'est qu'il s'agissait d'une amie, presque d'une sœur, et que le jeune homme, sévré de toutes les joies de la famille, gardait à cette tendresse éloignée le plus fidèle souvenir.

Orphelin, demeuré fort tard chez sa nourrice à partager les jeux d'Ismérie, il n'avait rencontré qu'une froide protection chez son oncle maternel, le maître de la Verrerie Forster, et qu'un abandon complet chez M. Jean Forster de Lausanne, qui, depuis son mariage avec une Américaine formaliste, n'avait conservé que des relations de convenance avec les siens.

Laurent, son cousin, ne lui avait témoigné jamais grande amitié. L'éternel stigmata de "parent pauvre" paraissait indélébile en sa personne, puisque sa carrière d'avocat ne lui avait pas fait encore rencontrer le succès.

Sabine ! Ah ! si Sabine avait étendu sur son obscurité sa miséricordieuse petite main de femme aimante et compatissante, il n'aurait plus senti ni la médiocrité, ni l'abandon, ni les duretés de la vie.

Il aurait retrouvé dans cette secrète joie, dans ce légitime orgueil, la volonté qui use les obstacles et l'audace qui les renverse.

Mais Sabine avait été pour lui l'insaisissable rayon qui passe, brûle et ne laisse que poussière !

Très fier, il avait essayé de se suffire dès que les années le lui avaient permis, de se grandir sans secours, et de lutter par sa seule volonté contre les difficultés de l'existence.

Il y était parvenu, non sans travail, non sans dégoûts, non sans souffrances, sans défaillances, non plus.

C'était, au moral, une âme bien trempée, qui pouvait supporter le sentiment, que la raison ramenait vite. En toutes choses il voyait le devoir, but lumineux qui servait de guide à sa conscience, et de reconfort à son isolement.

Au physique, c'était un grand jeune homme brun, de distinction parfaite, dont le visage un peu pâli par une vie laborieuse portait la douce empreinte de la douceur et de l'énergie.

Il savait vouloir sans violence, patiemment.

Il avait au Palais, parmi ses collègues, le renom d'un garçon loyal, tout d'une pièce, avec des formes courtoises et peu d'expansion.

S'il eût vécu dans un entourage affectueux, Pascal eût, au contraire, montré beaucoup d'ouverture de cœur, de besoin de tendresse ; mais il vivait seul, côtoyant le tourbillon parisien sans s'y mêler.

Ses goûts personnels et sa position modeste y répugnaient également.

Plus en dehors, plus vaniteux ou plus bavard, il eût comme tant d'autres, gravi sans autant de peine les échelons du succès.

Trop correct, trop consciencieux surtout, il restait dans une obscurité relative dont un hasard seul pouvait le tirer.

Suivant sa promesse à Mme Morin, Pascal de Guerras plaida la cause qui le retenait à Paris, la gagna, après y avoir déployé la conviction la plus sincère, et partit le lendemain soir par l'express de Lyon.

Son wagon, dont il compléta le chargement, renfermait quelques échantillons fort réussis de la société cosmopolite dont nos gares sont encombrées à l'époque des voyages.

Un Russe, deux Espagnols, une Parisienne, un vieux monsieur plaisantin, deux dames américaines en formaient la composition très variée.

Les Américaines surtout, une vieille dame et une jeune fille, déploieraient, dès leur entrée, de telle faculté d'accaparement que Pascal ne put leur refuser une attention particulière.

Ceci est un trait distinctif de cette puissante race yankee pour laquelle le "par droit de conquête" est la première loi du code.

La plus âgée de ces dames avait le teint mat, les yeux pâles, l'air austère. Des maigreurs idéales se dégagaient du carcan puritain et des menottes de toile empesée dont elle bordait ses poignets et son cou.

La longueur invraisemblable de son buste, la ténuité de sa ceinture, rappelaient le temps naïf où les sculpteurs du moyen âge avaient l'art de tirer d'une gaule une statuette de femme.

La plus jeune était d'une beauté délicate, distinguée, sévère aussi, et comme voilée de tristesse, de désenchantement ou tout simplement d'ennui.

Elle ne paraissait pas être la fille de la première, à laquelle elle témoignait un respect empressé, et tout dans ses manières annonçait pourtant mieux qu'une simple demoiselle de compagnie.

— Barbara, ma chère, fermez donc la glace, ce vent est dangereux.

Miss Barbara levait la glace d'un air digne.

— Barbara, ma chère, ne trouvez-vous pas qu'on étouffe ici ? Et miss Barbara, toujours impassible, donnait de l'air à sa versatile compagne.

Pascal ne put se défendre de regretter que la physionomie froide de cette jeune personne ne répondit pas au rêve d'idéal que sa frêle beauté faisait naître. Ces dames étaient amplement pourvues de couvertures et de waterproof ; elles portaient en bandoulière un sac de voyage gonflé de provisions odorantes ; à leur ceinture de cuir se suspendait une gourde coquette, succuleusement remplie, si l'on en dut croire le parfum de vieux bordeaux et de brandy superfin qui se répandit dans le compartiment lorsque les trichons en furent dévissés.

Il était alors huit heures du soir, l'express se mettait en marche, et la vieille dame se plaignait déjà de la longueur probable de la nuit.

À peine assise, les coudes écartés contre ses proches, et les pieds étendus sur ses voisins, elle entama bravement un lunch solide qui fut suivi d'un léger sommeil.

À Montreaux, l'arrêt du train la réveilla. Après un bâillement prolongé, dont la conviction faisait pardonner le sang-gêne, ses longues mains s'étendirent vers le sac aux friandises, des profondeurs duquel Pascal vit sourdre une mignonne terrine de foie gras, où le jolie couteau de nacre de Miss Barbara se mit à fouiller sur ses indications savantes.

Les mâchoires de la vieille lady avaient la prodigieuse activité d'une machine à vapeur. Celles de la demoiselle de compagnie y mettaient plus de réserve.

Le gourde de brandy seule fut attaquée cette fois. Et quels charmants gobelets ciselés, cerclés d'argent, montaient résolument aux lèvres pleines de fraîcheur !

Une conversation, animée de la plus complète indifférence pour les auditeurs, succéda à cette agape et se prolongea jusqu'à Sens.

Sens ! Quinze minutes d'arrêt ! Comment les employer ?

La voyageuse déterminée ne trouva rien de mieux que de mettre au jour un pudding appétissant dont les grains de corinthe craquèrent lugubrement sous ses dents formidables.

Miss Barbara se contenta de servir et d'admirer ce robuste appétit.

Une mandarine sucée et une saignée à la gourde de vieux bordeaux permirent d'atteindre Dijon.

La jeune fille s'était endormie à son tour, et rien n'était plus charmant que le sommeil et l'abandon sur ce mignon visage.

Pascal dut les quitter là, non sans regrets, car leur départ interrompait l'étude gastronomique et physiologique qu'il poursuivait en leur personne avec un plaisir très vif.

La jeune miss l'avait d'ailleurs honoré d'une façon de salut quand il avait, sur la demande de sa maîtresse, plusieurs fois ouvert ou levé les glaces durant la nuit.

Quant à la dame âgée, elle s'était plainte aigrement de la

*man
beauté*

manière dont il allongeait les jambes, dont il plaçait son chapeau, dont il renversait sa pile de couvertures.

— Un adorable caractère ! pensait Pascal en contemplant sa silhouette osseuse qui se hâtait vers le buffet.

Le reste du voyage n'offrit aucun autre incident. Dans l'après-midi, se présentait à la prison de Vienne, muni de toutes les autorisations nécessaires en pareil cas.

Ce ne fut point sans émotion, quoiqu'il dût être rompu à ces sortes d'impressions pénibles, qu'il aborda, dans l'appareil lugubre d'une prison, celle qu'il avait laissée, quelques années plus tôt, heureuse, libre, aimée.

Ismérie n'était ni abattue ni larmoyante. L'arrivée de son défenseur parut doubler son courage.

— Vous voilà, mon cher Pascal, dit-elle en lui serrant les mains avec reconnaissance. Si quelqu'un peut dans ce monde, m'être utile, c'est vous.

Sans s'attarder à des effusions plus accentuées de gratitude, elle lui fit le récit du double malheur qui la frappait.

Il écouta, très attentif et très grave, ne dissimulant pas la difficulté de porter la lumière dans l'ombre épaisse de ce crime mystérieux, ni les probabilités qui se réunissaient contre elle par suite de la fatale inspiration à laquelle elle avait cédé de dissimuler le vol à Forster.

L'ouverture des assises était assez éloignée pour permettre à Pascal d'arriver au jour de l'audience armé de tous ses moyens de défense, à la condition d'un travail assidu.

Animé du plus chaud désir d'arracher sa sœur de lait aux tortures qui la menaçaient, il entreprit, seul, une autre enquête, une étude profonde des témoins, des lieux, des tendances de l'entourage d'Ismérie.

Depuis qu'il l'avait revue, forte, courageuse, loyale, il s'était repenti d'avoir pu laisser sa pensée effleurer d'un doute, si vague qu'il fût, cette figure de chrétienne résignée.

Sa seconde visite avait été pour la Verrerie. M. Forster ne se départit pas, en cette circonstance, de la froideur caractéristique avec laquelle il accueillait toujours ce neveu, qui ne lui faisait pas encore grand honneur.

— Tu viens pour défendre cette pauvre Mme Morin, lui dit-il avec un hochement de tête ; je crois que tu aurais pu te dispenser de cette tentative qui menace de ne rien ajouter à ta réputation.

— Ma réputation tout entière est à faire, mon oncle, vous le savez bien, répondit vivement Pascal. Toutefois, la sympathie, la justice n'amènent ici plus que le doute et l'espoir de m'y faire remarquer.

— Vous avez bien agi, Pascal, dit Sabine qui venait d'entrer.

Cette voix connue, si chère, fit tressaillir le jeune homme comme aux beaux jours envolés, où elle ne lui avait point encore brutalement versé la désespérance.

Quoi ! n'était-il pas mieux guéri ? Les longs mois écoulés depuis l'heure sombre où Sabine lui jeta ce mot glacial : " Je n'épouserai qu'un homme indépendant et riche, " n'avaient-ils pas apporté l'apaisement, l'oubli, ces deux inappréciables bienfaits ?

L'absence, le silence absolu, la certitude amère, ne s'étaient donc pas étendus comme un crêpe funèbre sur ses sentiments pour les étouffer entre ses plis implacables.

Il l'avait cru. Sincèrement, sans jactance, il avait pu se dire parfois qu'il avait dépouillé son amour honnête et méconnu comme un vêtement trop lourd pour ses épaules.

Il s'était dit cela, et voilà que la première vibration de cette voix de cristal ébranlait son fragile stoïcisme.

Pascal se retourna un peu pâle et salua sa cousine de cette façon respectueuse et embarrassée qui est d'un grand charme chez un homme jeune et distingué, quand elle n'est pas d'une grande maladresse.

La nuance est d'une extrême ténuité.

Sabine trouva charmant ce salut, et y répondit par un sourire.

Elle pensa même, fort rapidement du reste, que c'était dom-

mage d'être un pauvre diable sans sou ni m'ille, quand on avait si bon air.

Sans le moindre trouble, elle lui tendit la main.

— Vous venez pour Ismérie ? comme vous êtes toujours bien l'excellent Pascal que nous connaissons !

Ce n'était pas le mot qu'il eût espéré ! Mais vraiment avait-il droit d'espérer quelque chose ?

Elle reprit avec aisance :

— Tâchez, mon cher cousin, de conserver une mère à cette bonne Juliette, dont vous êtes, je crois, le parrain, et qui parle de vous avec une admiration enfantine très touchante.

— J'ai de la volonté et de l'espoir, ma cousine.

— Quoi qu'il arrive, Pascal, je n'abandonnerai jamais Juliette, qui ne me quitte pas depuis le malheur de sa mère.

— Je vous en remercie pour ma filleule, dit Pascal en allant au-devant de Laurent.

Certes, si l'accueil du maître Forster avait été froid, si celui de Sabine avait manqué de franchise dans l'accent, sous la forme louangeuse de la parole, celui de Laurent fut encore bien autrement embarrassé.

On eût dit que la main de ce cousin, tombé de Paris sans être attendu, brûlait celle qu'il lui tendait à contre-cœur.

— Mon cher Laurent, je compte sur toi, lui dit Pascal, sans attacher d'importance à cette nuance ; ta connaissance du pays et des relations d'Ismérie peut m'être d'une grande utilité.

— Tu te trompes, Pascal, si tu fondes quelque espoir sur mes renseignements, répondit Laurent d'un ton maussade ; je ne sais pas un traître mot des affaires de Mme Morin, ni de ses amitiés, ni de ses besoins d'argent, et ne saurais être d'aucun secours à ton enquête.

Pascal sentit dans le choix des mots, dans le ton, dans le geste, je ne sais quelle hostilité contre Ismérie qui lui enleva subitement toute espérance.

Mme Morin devait être aimée, ou redoutée, dans cette intérieur. En tous cas, ce n'était pas sur les maîtres de la Verrerie, les hommes du moins, qu'il fallait compter pour entourer la malheureuse femme de défense et de sympathie.

Nous n'entreprenons pas l'histoire minutieuse de la procédure, de la cour d'assises et des débats, qui commencèrent les jours suivants à Grenoble.

Le roman judiciaire a un public spécial auquel nous ne nous adressons pas, et si nous avons dû côtoyer de si près l'appareil de la justice, c'est que l'intelligence des suites de ce récit l'exigeait absolument.

III

" L'affaire Morin, " ne dut qu'à certaines préoccupations politiques, qui détournèrent l'attention du public, de n'être pas une cause célèbre dans l'acception du mot.

Les grands journaux de Paris, absorbés par une crise diplomatique, négligèrent d'envoyer à Grenoble leur reporter judiciaire.

Dans le pays, au contraire, ce fut une vive émotion, car on s'attendait toujours à voir la veuve produire quelque preuve éclatante de son innocence.

Le sentiment public était pour elle.

La logique était contre elle.

De cette dualité devaient sortir des débats émouvants.

Il y eut, sous ce rapport, une légère déception, l'accusée n'apparut pas devant la cour l'intrépidité passionnée dont on la soupçonnait capable.

L'attitude d'Ismérie fut correcte, digne et résignée. Elle ne s'oublia ni à accuser, ni à récriminer, ni à maudire. Elle raconta les faits, tels qu'ils s'étaient déroulés pour elle, avec leur obscurité profonde et leur sanglant dénouement.

Elle protesta ne connaître Isaac Keiffer que pour l'avoir aperçu dans les rues de Vienne et n'avoir jamais eu d'affaires d'argent à débattre avec lui.

Elle ne put expliquer le vol ; elle dut se borner à constater les suites, qui l'avaient conduit à la maison du passeur.

Au retour, elle avait entendu un appel, était accourue sans réfléchir, avait reçu un coup terrible et se souvenait vaguement que l'ombre qui se lui avait porté n'était ni de haute taille, ni de forte corpulence ; c'était tout.

Les témoins ne devaient pas non plus apporter la clarté tant cherchée.

Le paysan, qui avait entendu le bruit d'une discussion que le vent lui apportait de l'autre côté du Rhône, n'avait pas entendu les cris d'appel qui, dans le système d'Ismérie, devaient avoir suivi la dispute.

Peut-être le vent avait-il sauté.

La famille du passeur ne dit au tribunal rien de plus qu'au juge d'instruction, rien de mieux qu'à Pascal de Guorras.

Elle savait si peu, cette honnête famille !

La famille Forster souleva une vive curiosité lorsqu'elle fut appelée à déposer.

Le maître verrier le fit en termes modérés, ne chargeant ni n'excusant Ismérie. Pour lui le voleur ne pouvait être qu'un familier de la maison qui savait l'art de toucher aux serrures des caisses à secret sans les faire crier.

Quant à fixer ses soupçons sur Mme Morin il ne voudrait point le faire sans plus de preuves, cette jeune femme ayant passé dans la Verrerie pour une très honnête employée.

Cette réserve produisit la plus pénible impression sur l'auditoire. On y voulut voir la bonté d'un patron sûr de son fait mais répugnant à faire condamner une femme.

Laurent, hautain, irascible, déclara ne rien savoir, et ne pas avoir d'opinion à émettre sur une employée avec laquelle il n'avait aucun rapport.

Et comme le président insistait pour connaître au moins le degré d'estime qu'il accordait à l'accusée, le jeune homme répondit d'un ton sec :

— Je ne puis dire qu'une chose, c'est que Mme Morin ne s'est jamais adressée à moi pour emprunter de l'argent.

Cette dernière phrase fut désastreuse.

Mme Morin empruntait donc de l'argent ? A qui en empruntait-elle ?

Deux employés de la Verrerie déclarèrent que, pendant la longue maladie de M. Morin, Ismérie avait demandé centaine de francs à leurs femmes. Plus tard elle avait fidèlement, quoique difficilement, rendu cette somme.

Le président, en vertu de son pouvoir discrétionnaire, ordonna d'intruire un témoin, cité à la dernière minute, sur sa propre demande.

On introduit un homme aux yeux fuyants, dont le premier regard, plein de fiel, fut pour Ismérie, le second plein d'humilité pour la cour, qu'il salua.

— Justin Reboux, vous avez demandé à être entendu ; qu'avez-vous à dire ? demanda le président.

Ce nom provoqua comme un remous horrible dans le public. On se haussa pour mieux voir, car on savait que Justin Reboux avait été soupçonné le premier, puis relâché.

L'impression qu'il causa ne lui fut pas favorable, mais sa déposition le fut moins encore à l'accusée.

— Je ne veux pas dire du mal de Mme Morin, fit-il avec un bonhomme feinte, bien qu'elle ait d'abord voulu me faire arrêter ; elle s'en est repentie, c'est bien. Je veux seulement qu'on sache que M. Morin, qui s'était trouvé gêné d'un temps, m'avait pris pour confident et puisait dans ma bourse. Il avait quelques dettes de garçon qu'il n'avait pas osé avouer à sa femme. A sa mort, elle a bien pleuré, allez. Je crois qu'elle a payé. C'était lourd pour elle, aussi personne ne l'a su.

Cette façon d'innocenter cachait, sous son apparence de service rendu, une telle perfidie, qu'Ismérie en frissonna.

— Est-ce vrai ? lui demanda le président.

— C'est vrai, répondit-elle. J'ai tenu à préserver l'honneur de mon mari mort.

Il demeura donc acquis qu'elle avait eu des dettes à éteindre, ce dont personne n'avait eu le soupçon jusque-là.

Mlle Sabine Forster eut un grand succès de beauté quand elle s'avança, pleine d'assurance élégante, pour protester de sa confiance absolue en l'honnêteté d'Ismérie Morin.

A ses yeux, la caissière de la Verrerie était incapable d'avoir trahi les intérêts de son maître, et plus incapable encore d'avoir cédé à un moment de violence homicide.

Mlle Forster parlait d'un ton grave, sans chaleur comme sans hésitation, avec une conviction posée, mesurée, qui fut très favorable à l'employée de son père.

Elle eut l'art de laisser entendre que son affection pour Ismérie devait être oubliée par l'auditoire comme par elle-même, pour ne présenter les faits qu'avec le bon sens, la raison et la clarté dont son esprit supérieur avait le privilège.

Si les juges étaient ébranlés en l'écoutant, l'assistance était certainement charmée de l'entendre.

Sabine se rassit au milieu d'un murmure flatteur pour sa beauté et son intelligence.

Josette, sa femme de chambre, qui lui succéda, fit une déposition assez incolore, n'ayant rien appris de spécial sur l'affaire mais dont la conclusion amena un incident inattendu.

— Je n'ai rien vu, ni rien entendu, dit naïvement Josette, mais j'espérais toujours savoir quelque chose par mademoiselle, qui se baignait dans le Rhône à l'heure du crime, et mademoiselle ne m'ayant rien raconté, je ne peux pas vous en dire plus.

La salle eut un frisson de saisissement.

— Mademoiselle se baignait dans le Rhône à l'heure du crime ! Que signifiait cette assertion hardie que personne n'eût osé soupçonner ?

Sabine sentit instantanément que l'orage allait souffler autour d'elle et la briser dans sa rafale soudaine si elle ne lui opposait une indéchiffirable impassibilité. Ce qu'il fallait éviter surtout, c'est que Laurent fût rappelé : il n'avait pas son audace !

Le président pria Mlle Forster de s'approcher de nouveau.

— Vous étiez dehors pendant la soirée du crime, mademoiselle ? lui demanda-t-il aussitôt.

— Oui, monsieur.

— Au bord du Rhône ?

— Je me suis baignée dans le Rhône.

— A l'heure présumée de l'assassinat ?

— Sans doute peu d'instants auparavant.

— Et vous n'avez rien entendu ?

— Rien.

— Rien aperçu ?

— Rien.

— Rencontré personne ?

— Pas une âme.

— Pourriez-vous indiquer l'endroit précis de votre baignade ?

— Parfaitement. A l'extrémité de la terrasse, j'ai suivi la rive pendant quelques mètres, et me suis trouvée si bien que j'ai prolongé assez tard cette fantaisie, qui est du reste, pour moi, un plaisir quotidien.

— Ainsi rien d'inolite n'a troublé votre solitude ?

— J'ai rarement pris un bain plus agréable. Je n'ai ressenti qu'un instant de contrariété, c'est en constatant que je pouvais réveiller, par ma rentrée tardive, mon père et mon frère endormis. Mais mon père veillait, ma femme de chambre m'attendait comme de coutume, et je n'ai pas réveillé mon frère.

Le président n'insista pas davantage.

Pour elle, ayant habilement établi son ignorance, les habitudes quotidiennes et le sommeil de Laurent, trois choses capitales, elle regagna sa place d'un air imposant, sous le regard vaniteusement animé de son opulent fiancé.

M. Honoré Tanguin nageait dans la joie pendant cette séance émouvante. Le mariage était à la veille de se conclure et cela posait si bien la femme de son choix, dont on lirait, le lendemain, dans les journaux, le nom, la toilette et les paroles !

Sabine était vraiment la plus sympathique figure de ce procès myotérique : une sorte de rayonnement l'enveloppait.

L'avocat la considérait avec admiration et l'écoutait avec extase. Il lui semblait impossible que cette voix sonore convaincue, n'eût pas fait passer dans l'âme des juges la certitude dont elle était pénétrée.

On pourrait ne pas l'écouter, lui, ne pas croire à ses arguments, ne pas se rendre à sa logique; mais ne pas croire ce que croyait cette belle et fière Sabine, ne pas sentir ce que Sabine sentait, c'était une monstruosité dont ces hommes, qui avaient des yeux et de oreilles après tout, ne seraient pas coupables!

Il se dit, avec une bonne foi sublime, que, si la prévenue sortait la tête haute de l'audience, elle le devrait à la parole, à l'attitude, à la conviction de Sabine Forster.

Oh! les doubles illusions de l'avocat convaincu et de l'homme épris!

Le ministère public fut très dur pour Ismérie.

S'inspirant des recherches de la justice auxquelles s'appuyait sa propre conviction, très positive et très nette, il établit avec une vraisemblance parfaite les dettes cachées de la veuve, les réclames croissantes, l'argent du patron manié chaque jour, dérobé un soir; les difficultés de le remplacer, la nécessité absolue d'y arriver avant la fin du mois qui ferait tout découvrir; le mystérieux rendez-vous accordé par Isaac Keiffer, prêteur ordinaire des bourses aux abois; la précaution prise par Mme Morin de passer quelques instants chez le passeur Pierre Pique pour expliquer sa sortie; la discussion surprise à travers la largeur du Rhône par un paysan, le néant des prétendus cris d'appel que ce même paysan n'avait nullement entendus; une colère de femme irritée, poussée à bout par une échecance impérieuse, se heurtant peut-être à un refus motivé; cette femme bondissant sur l'usurier pour lui arracher le portefeuille qu'on refusait de lui ouvrir; l'usurier, saisi à la gorge, tirant son couteau pour se défendre; la lutte violente, hideuse et courte, car, tandis que les doigts de la femme s'enfonçaient dans le cou de l'homme, l'homme frappait la femme à la poitrine, et tous deux tombaient en râlant. Tous deux avaient cherché la mort de l'adversaire, c'était vrai; mais le portefeuille demeuré en la possession de l'accusée prouvait jusqu'à l'évidence qu'elle était la principale coupable; Keiffer venu au rendez-vous n'avait pu que défendre sa vie et son bien menacés.

Après cet écrasant réquisitoire, la parole fut donnée au défenseur.

Pascal se leva, pâle et résolu. Le soin de sa réputation le touchait peu dans cette solennelle minute. Celui d'arracher Ismérie à la justice venait de revêtir à ses yeux une nouvelle grandeur.

Il parla d'un timbre doux d'abord, très net, caressant à l'oreille, sans tomber dans la fadeur. Peu à peu la voix s'émut, s'éleva, remplit la vaste salle, y porta l'attendrissement, le raisonnement, la vérité.

Que disait-il? L'existence d'Ismérie. Et ce récit si simple, qui touchait à tous les sentiments nobles, le dévouement conjugal, la tendresse maternelle, la probité rigide, l'honnêteté éclatante, ce récit lui fit écho, au passage de touchantes allusions, des indignations viriles, des éclairs d'éloquence, des larmes vraies, et cette chaleur de la foi qui fond les doutes comme une vapeur.

L'auditoire se laissait emporter par le charme austère de cette grande parole et se répétait, en frissonnant d'enthousiasme, que c'était une révélation.

Oui, c'était une révélation.

Pascal trouvait enfin un procès à sa taille. Toutes les considérations mesquines qui aiguillonnent le talent s'étaient émoussées devant ce réalisme puissant et brutal: la vie d'Ismérie menacée.

Il en aurait oublié l'univers. Il avait oublié Sabine!

Celle-ci, qui torturait la plus poignante des angoisses, restait immobile, blanche, et les yeux serrés. Ses yeux dévorait l'orateur, non qu'elle vit l'homme, superbe dans sa logique fougueuse, mais parce que le secours tombait de ses lèvres en flots pressés.

Pendant l'instruction, elle avait dépensé toute son énergie à garder le silence. Aujourd'hui que de ce silence pouvait découler la condamnation d'une créature innocente, elle

apporta à se taire encore la fatouche volonté d'un féroce égoïsme.

Parfois, ses yeux effarés cherchaient Laurent et se détournaient ensuite avec une lueur rapide.

Laurent affaissé sur son siège, semblait ne rien voir, ne rien entendre.

Pourtant, à je ne sais quelle période étincelante que Pascal fit miroiter soudainement devant la conscience des juges, celle de Laurent parut recevoir un choc.

Le corps se redressa, la tête blême prit son aplomb sur les épaules d'un vieillard que cet homme de vingt-cinq ans portait depuis quelques mois. Le regard fixe eut une flamme. La bouche déprimée releva ses coins tombants.

Quelque chose avait remué dans cet être passif, qu'on disait malade, quelque chose qui épouvanta Sabine comme la manifestation d'un suprême danger.

Une teinte pourpre nuança son front de marbre. Allait-il se lever tout à coup, ce misérable Laurent, et, sous l'impérieuse impulsion de la conscience, les déshonorer tous avec lui?

Plutôt que de subir cette honte, elle sentit au frémissement qui courut sur sa peau qu'elle se leverait plus promptement encore et, de ses propres mains, étranglerait l'aveu fatal dans la gorge de son frère.

L'horrible tentation lui fut épargnée. Laurent laissa retomber sa tête, sa paupière et sa conscience dans l'aplatissement d'une immense lâcheté.

Sabine respira bruyamment. Il y avait trois longues minutes que le souffle intermittent de ses lèvres n'apportait qu'avec peine l'air à ses poumons.

Pascal venait de conclure à l'acquiescement de la prévenue. L'auditoire l'eût acquittée tout d'une voix.

Le jury, moins sensible à l'éloquence, et composé de négociants dont la caisse était le grand souci, opina, que si le meurtre n'était pas absolument prouvé, le vol l'était suffisamment.

S'il pouvait admettre des circonstances atténuantes pour l'étranglement de l'usurier, une race maudite! il n'en pouvait accepter pour vol, un crime irrémissible! et, d'ailleurs, l'un conduisant à l'autre, il traduisit ses impressions et ses hésitations par un arrêt que les journaux du temps s'accordèrent à trouver modéré.

Ismérie Morin, après une très longue délibération fut condamnée à dix années de réclusion dans une maison centrale.

En entendant cette lecture, Ismérie ne prononça qu'un mot:

—Juliette!

Laurent l'enveloppait d'un regard hébété. Il y avait comme un sourire vague et tremblant sur sa bouche sans couleur.

On emporta Sabine toute évanouie.

IV.

A Genève, on vit beaucoup sur le lac.

C'était une chose charmante que de monter, le matin, sur un des beaux bateaux à vapeur qui sillonnent ses flots limpides et profonds, d'y choisir une place abritée, d'où l'œil puisse embrasser la rive verte et l'horizon bleuâtre; d'abandonner au vent du lac son front qu'il rafraîchit ou ses cheveux qu'il dénoue; de regarder les petites vagues se combattre éternellement avec des frissons et des plaintes, et de rêver paresseusement ainsi entre le rayonnement du soleil et le murmure de l'eau.

Un matin de 1860, Pascal de Guerras, peu changé par les cinq années écoulées depuis le procès Morin, mettait le pied sur le *Bonivard* en partance pour faire le tour du lac de Genève.

La vie lui avait été indulgente. A peine son front s'était-il plissé de deux ou trois rides indiscrettes qui indiquaient plus encore le travailleur, le penseur, que l'homme qui a dépassé la trentaine.

Son visage avait acquis une sérénité qui lui manquait autrefois dans ses luttes contre la médiocrité.

Les yeux calmes et profonds révélèrent une nature matresse d'elle-même, affinée par les difficultés de l'existence, et les dominant par une douce philosophie.

Le jeune avocat d'Ismérie, on le devinait, rien qu'à le voir, n'était plus l'inconnu d'autrefois, mais il était toujours l'homme austère et droit que nous avons connu.

Il ne se faisait suivre que d'une confortable valise, comme un touriste, et pourtant il prenait à tout ce qui déroulait autour de lui, paysage ou manœuvres, l'intérêt très vif du propriétaire ou de l'habitant.

Propriétaire ? il ne l'était cependant pas. L'oncle Forster de Lausanne, était mort deux ans auparavant, suivant de bien près dans la tombe l'oncle Forster, de la Verrerie.

Mais Mme Forster, née Arabella Tickburn, avait hérité de la fortune de son mari et en jouissait de la façon la plus honorable.

Habitant ? un caprice de cette même Mme Forster pouvait fort bien l'y amener, et ce n'était pas là le moins singulier épisode de la vie du jeune avocat.

Mis en lumière par l'affaire Morin, dans laquelle, bien qu'il n'eût pu faire triompher l'innocence de sa sœur de lait, il avait déployé un incontestable talent, il avait vu la vogue s'attacher à son nom dès son retour au bureau parisien.

Il eut des succès heureux, les gagna, se fit distinguer entre ses confrères par une logique d'argumentation qui s'alliait avec une élégance de formes des plus brillantes, et, bientôt, il eut acquis l'indépendance et la réputation.

La fortune aurait pu suivre, s'il avait pris à tâche, comme certains maîtres de cette profession, de n'accepter que les affaires à sensation et de repousser systématiquement les causes obscures.

Tout au contraire, il s'attachait à celles qui lui paraissaient justes, le client fût-il pauvre, et prenait un plaisir particulier à les faire triompher sans en retirer d'honoraires.

On le déclarait donc éloquent, mais original, et plus désintéressé qu'il n'est raisonnable de l'être.

Nul ne pouvait deviner que ce grand désintéressement naissait d'un profond amour de la justice et d'une indifférence absolue pour tout autre but que celui qu'il ne convoitait plus.

Autrefois, dans les jours d'illusions chères, il eût voulu être riche pour Sabine, célèbre pour Sabine ; maintenant que Sabine, mariée et sans doute heureuse, ne paraissait même pas avoir une pensée pour lui, les jolis hochets de l'existence n'avaient plus à ses yeux qu'une valeur relative.

Ce fut dans cette disposition d'esprit que l'avait surprise une lettre de Mme Forster, cette parente inconnue qui ne lui avait jamais donné jusqu'alors le moindre signe d'intérêt.

La vieille dame se disait âgée, chagrine et désireuse de voir auprès d'elle un des membres de la famille de son mari, devenue la sienne, et qu'elle se reprochait d'avoir longtemps négligée.

Cette lettre assez bizarre se terminait par une invitation très catégorique à venir passer quelque temps au château du Corsier.

Elle trouva Pascal à la veille des vacances, assez indécis de la direction qu'il choisirait pour aller prendre un repos bien gagné.

L'inattendu de cette proposition, le sentiment de regret qu'elle exprimait, le but agréable d'un tel voyage, déterminèrent le jeune homme à partir pour la Suisse, après avoir remercié sa tante par une lettre d'acquiescement, à la fois digne et souriante.

Ce jour-là, à peine assis sur le pont du *Bonivard*, il remarqua bien en face de lui deux femmes, deux Américaines, qui étaient leur "moi" avec la complaisance imperturbable propre à leurs compatriotes.

Elles avaient pris une bonne place à l'ombre, attirés un tabouret sous leurs pieds, déposés leurs ombrelles sur des pliants au milieu du passage et entassés contre les épaules de leurs voisins leurs sacs, leurs manteaux, leurs magazines et leurs voiles bleus.

Puis, tandis que tous les yeux s'ouvraient, ravis, sur les gracieuses perspectives du lac, Pascal vit les leurs papilloter, lutter, céder et se clore.

La pose abandonnée des dormeuses, qui mettait dans tout leur jour la tête jaune et ridée de la plus vieille, la beauté fine et distinguée de la plus jeune, renouvela subitement, tout au fond de la mémoire de l'avocat, un souvenir qui se rattachait à l'un de ses plus pénibles voyages : celui qu'il faisait bien tristement, cinq années plus tôt, pour aller de Paris à Vienne, secourir la pauvre Ismérie.

Oui, c'était bien cela, une voyageuse âgée, envahissante et grincheuse ; une jeune fille, il ne croyait pas se tromper, qui répondait au nom de miss Barbara.

Elles n'avaient vraiment, l'une et l'autre, ni beaucoup vieilli ni beaucoup changé, et leurs silhouettes si dissemblables se dessinaient dans ses souvenirs non sans quelque charme.

Miss Barbara était belle, et peut-être Pascal de Guorras, préservé par un sentiment sans espérances, était-il le seul à ne le point voir davantage.

Le lac montonnait. De petites vagues bondissaient à l'encontre l'une de l'autre, se heurtaient, éparpillant autour d'elles des milliers de perles irritées.

Quelques gouttes de cette eau bouillonnante, battue par les roues du bateau, vinrent piquer au front les Américaines endormies, l'une dans son mécontentement et l'autre dans son ennui chronique.

Elles ouvrirent les yeux, regardèrent avec indifférence la jolie colère du lac, et consultèrent leur montre par un mouvement identique.

— N'arriverons-nous donc jamais ? soupira la demoiselle de compagnie.

— Barbara, dit la vieille dame, demandez qu'on nous serve à déjeuner.

La jeune miss se leva et ses yeux perçants rencontrèrent pour la première fois ceux de Pascal qui observait avec plaisir que sa mémoire lui restait fidèle comme à vingt ans.

Elle aussi parut chercher dans ses souvenirs et s'y publia même un peu, car sa compagne répéta d'un ton grondeur :

— Vous n'entendez donc pas, Barbara, que je suis en grand appétit, ce matin ?

La jeune fille s'excusa brièvement, fit quelques pas à la hâte et s'engouffra dans les flancs du bateau pour aller remplir l'ordre qu'elle avait reçu.

La dame âgée ne tarda pas à la suivre.

Pascal, charmé par les bords du lac et attiré par leur poésie riante, ne s'occupait plus de ces dames, quand le château de Coppet frappa ses regards.

Nombre de voyageurs se prirent aussitôt à évoquer le souvenir de Mme de Staël.

Quelques-uns discutèrent chaudement sur la situation du cabinet de travail où la célèbre *actress* composa *Corinne*.

— Je sais que les fenêtres ouvraient sur le lac, dit un monsieur d'un ton doctoral.

— C'est là, je crois, à l'angle gauche du château, dit Pascal en consultant son *Guide*.

— Pardon, monsieur, dit près de lui une voix féminine d'un timbre jeune, j'ai lieu de croire que le cabinet de travail existait bien dans cette aile, mais que Mme de Staël composait habituellement dans ses appartements plus resserrés, plus intimes, du côté opposé.

Pascal fut un peu surpris d'entendre ces inflexions caressantes sortir des lèvres minces de miss Barbara, et plus encore de se voir choisi pour interlocuteur par la belle étrangère.

— Vous connaissez sans doute le pays en détail, miss ? dit-il pour ne pas rester à court en face de son bon vouloir.

— Je l'habite, et je puis vous assurer aussi que je l'ai fort étudié.

Alors, s'étant assuré par un coup d'œil en arrière que la vieille dame avait repris, après déjeuner, son somme interrompu, miss Barbara se mit à discuter avec aisance sur les souvenirs privés et littéraires de Coppet.

Que Pascal fut surpris par une

Pascal de Guerras lui donnait d'autant plus volontiers la réplique que les charmes de l'esprit étaient précisément ceux qu'il appréciait le plus chez une femme.

Cela dura jusqu'à Nyon, la cité romaine, dont le château élève au-dessus du lac ses sept tourelles du XII^e siècle.

Miss Barbara envoyait des petits signes amicaux à des bambins qui jouaient sur la plage.

— Qui habite le château ? demanda le jeune homme.

— En bas les magistrats, en haut les coquins, répondit-elle en riant de façon à découvrir des dents fines et blanches comme des grains d'opale.

Cet éblouissant sourire aurait paru sans rival à qui ne connaissait pas le sourire de Sabine.

— L'hôtel-de-ville et la prison, expliqua plus sérieusement la jeune miss en montrant du bout de son doigt effilé le rez-de-chaussée et le premier étage du vieux château féodal.

En face d'Évian, la vieille dame se réveilla et, voyant sa demoiselle de compagnie en grande conversation avec un jeune homme inconnu, suivant les libres usages de la libre Amérique, elle en éprouva plus de curiosité que de mécontentement.

— Barbara ! appela-t-elle ; donnez-moi votre bras ; je me suis engourdie à la fraîcheur de l'eau.

Un regard malicieux glissa entre les longs cils blonds de l'Américaine.

— Madame, dit-elle gaiement, voulez-vous me permettre de vous signaler un cavalier qui sera plus ravi que moi encore d'avoir l'honneur de vous offrir son bras ?

— Que voulez-vous dire, tête égarée ?

— Madame, un coup d'œil jeté par hasard sur cette valise parisienne que vous voyez là vient de m'apprendre qu'un voyageur attendu est en route pour le Corsier.

— Vous dites ?

— Que si M. Pascal de Guerras m'y autorise, je vais le présenter au plus tôt à Mme Arabella Forster.

Une double exclamation de joyeuse surprise suivit cette présentation originale qui paraissait plaire énormément à miss Barbara.

Pascal baisait déjà la main de sa tante, qui se prêta d'une façon mi-solennelle et mi-affectueuse à cette démonstration de respect.

— Nous vous attendions, en effet, mon neveu, dit-elle, en faisant asseoir Pascal près d'elle, et je revenais de Genève en grande hâte pour vous souhaiter la bienvenue à votre arrivée.

— Il était temps ! sourit la belle Américaine en s'effaçant aussitôt comme il convenait à une demoiselle de compagnie bien apprise.

Elle paraissait cependant avoir de grands privilèges d'intimité, et cette déférence extérieure n'était peut-être qu'une flatterie de plus, ou la conséquence d'une habitude d'enfance.

Mme Forster, avec l'assurance d'une femme de son pays et de son âge, prit la direction de la conversation, questionnant Pascal sur son genre de vie, loyale et simple, n'avait rien à redouter.

— Vous paraissez un garçon sensé autant qu'un homme d'esprit, conclut la vieille dame, j'imagine que nous nous entendrons à merveille.

Pascal se demandait naïvement comment il avait pu montrer quelque esprit alors qu'il était encore abasourdi de la rencontre, quand Lausanne fut signalé.

— Nous voici chez moi, reprit Mme Forster en montrant au bord du lac une large allée de platanes qui montait en pente douce vers une superbe habitation moderne ; si je ne me trompe, mon cher neveu, vous pourrez quelque jour en dire autant.

La phrase était assez énigmatique ; mais la pensée qui la dictait ne devait point l'être, car miss Barbara, toute rayonnante, sembla d'un regard vif féliciter le jeune homme.

Celui-ci se laissait faire sans trop comprendre, vaguement satisfait de l'aventure et disposé à suivre le courant.

Où le porterait-il ? à plaire à cette vieille femme sans fa-

mille ? à devenir le châtelain de ce joli domaine ? à fixer sa résidence aux bords de ce lac enchanté ? Après tout, la perspective n'avait rien que d'agréable, et plus d'un Parisien l'eût accueilli avec enthousiasme.

Une calèche attendait ces dames sur la plage, et les déposa, on quelques minutes du trot rapide d'un superbe attelage anglais, devant le perron du Corsier.

V

C'était vraiment un beau domaine que le Corsier, et l'on comprenait, en parcourant le parc magnifique non moins qu'en en visitant les nombreux appartements, meublés avec tout le luxe britannique, que M. Jean Forster y eût égoïstement enfoui son existence oisive.

Les montagnes neigeuses lui envoyaient leur ombre, le lac sa fraîcheur, Lausanne les ressources matérielles ; et quand M. Forster eût aimé les choses de l'esprit, ce qui n'était nullement prouvé, la société cosmopolite qui hante Beau-Rivage eût suffi à satisfaire toutes les exigences.

Pascal de Guerras, habitué à la vie parisienne, plus bruyante que confortable, que mènent les jeunes gens de médiocre fortune, fut émerveillé de cette largeur, de ces horizons, de ce voisinage.

Le cadre était magique, et les jouissances si naturelles qu'elles semblaient se placer d'elles-mêmes sous la main prête à les cueillir.

Au dehors, tout était lumière, verdure, eau chantante, paysage enchanté.

Au dedans, tout était paix, luxe, douceurs.

Mme Forster avait déclaré à son neveu qu'elle n'entendait gêner en rien sa liberté et que, pourvu qu'il fût exact aux heures de ses repas et lui sacrifiât ses soirées, elle lui laissait la complète disposition de ses journées.

Miss Barbara avait ajouté avec une grâce inusitée, qui assouplissait la raideur involontaire de sa physionomie, qu'elle s'offrait à lui servir de guide, à la mode américaine, dans ses excursions.

Sans vouloir pousser la réserve jusqu'à la sauvagerie, Pascal ne crut pas devoir mettre à l'épreuve cette bonne volonté tout aimable.

L'austérité de ses habitudes laborieuses, le déenchâtement de son cœur, le prédisposaient mal aux recherches de langage, aux soins délicats dont il eût fallu faire montre auprès de la belle Américaine, que la flirtation, si fort en usage dans son pays, avait pu rendre exigeante sous ce rapport :

Il n'en redoutait pas les conséquences, mais surtout il n'en ressentait pas la moindre tentation.

Aussi se borna-t-il à remercier et à parcourir seul la ville et les environs.

Si miss Barbara en éprouva quelque mécompte, rien n'en parut dans son attitude. C'était bien la jeune personne la plus spirituelle, la plus discrète en même temps, et la plus habile maîtresse de maison qu'on pût rencontrer. Son grand air d'ennui semblait avoir soudainement disparu de son joli visage.

Suppléant avec un tact exquis Mme Forster, dans toutes les fonctions qui demandaient un mouvement physique ou un effort d'intelligence, elle paraissait, malgré sa modestie positive, la véritable dame et reine du Corsier.

Elle en faisait les honneurs à Pascal avec un mélange de déférence et de tranquillité qui déconcertait ses habitudes d'observation.

Tantôt, il paraissait être pour elle l'hôte de passage dont on doit embellir le séjour, tantôt le maître futur dont on doit discrètement saluer la royauté naissante.

À n'en pas douter, miss Barbara devait en savoir infiniment plus long qu'il ne lui plaisait de le laisser paraître sur les intentions mystérieuses de la vieille dame à l'égard de son neveu.

Du reste, celle-ci, soit qu'elle obéit à un projet longtemps

à remettre

① celui-ci ayant choisi une existence

que sa tante.

L'arrivée de Pascal

infirmi, soit qu'elle eût à une influence occulte, ne devait pas laisser longtemps à ce jeune avocat dans l'incertitude.

Une semaine ne s'était pas encore écoulée depuis son arrivée à Lausanne qu'elle déclara, un matin, moitié riant, moitié sérieuse, qu'elle avait à l'entretenir de son avenir et le priaît de l'accompagner dans le parc.

Il lui offrit son bras, un peu troublé de la façon dont elle le réclamait, et se demandant avec quelque inquiétude si cette femme septuagénaire, bizarre et froide, n'allait pas introduire dans sa vie quelque fantaisie insolite ou dangereuse.

Mme Forster choisit dans le parc une place ombragée à l'abri d'un kiosque, d'où la vue s'étendait sur le lac pour se perdre aux flancs des glaciers.

On ne sentait guère l'affection dans la manière dont elle regardait Pascal tout au fond des yeux, mais plutôt une préoccupation secrète.

— Mon cher neveu, dit-elle du ton sec qui lui était habituel, vous avez dû vous demander parfois pourquoi j'ai tant tardé à me souvenir de la famille de votre oncle.

Cette façon d'établir que, lui, Pascal, ne faisait pas partie de sa propre famille, à elle, ne sembla pas d'un bon augure au jeune homme.

Il répondit en fort bons termes que les rapports des deux frères Forster ayant toujours été assez froids, il n'y avait rien de surprenant à voir la veuve de l'un d'eux suivre la même ligne de conduite.

— Je vous avouerai, reprit-elle, que très dépaycée par mon mariage, il ne me vint jamais à l'esprit, pendant de très longues années, que je pusse trouver en France ou en Suisse, en dehors de mon mari, la moindre sympathie ni la plus légère affection. Sa famille, qui n'existait guère pour lui, n'existait pas du tout pour moi. Quand il mourut, sa générosité m'apprit qu'il m'avait préférée aux siens, sans me donner le désir de les connaître davantage.

— En vérité, ma tante, dit Pascal avec un sourire, si publié que je fusse, je ne croyais pas l'avoir été d'une façon aussi radicale.

— Oh ! mon Dieu ! c'était ainsi, répondit péniblement la vieille dame. Il a fallu que miss Barbara m'ouvrit les yeux.

— Ah ! c'est à miss Barbara que je dois...

— Positivement. Je me consumais dans des regrets sans trêve, hélas !

Ici, Mme Forster leva les yeux vers le ciel clair, en poussant un soupir qui mourut, rebelle, sur ses lèvres parcheminées.

— ... Quand cette jeune fille, qui possède toutes les qualités d'une âme accomplie, entreprit de me rattacher à quelque chose, de me créer une affection nouvelle, je me souviens lui avoir dit alors que la sienne me suffirait ; mais elle prouva que cela ne pouvait pas être, consciencieusement parlant ; que j'avais deux neveux, jeunes, intelligents, dont le bonheur devait être mon ouvrage ; qu'ils formeraient l'entourage, la protection de mes dernières années ; qu'ils se marieraient près de moi, auraient de beaux enfants rieurs pour me distraire, et rempliraient de joie, d'entrain, de vie, la solitude de Corsier. Que pensez-vous, mon neveu, du raisonnement de miss Barbara ?

— Qu'il est plein d'une logique saisissante, et bien rare chez une jeune fille.

— N'est-ce pas ? Je finis par me rendre, et j'écrivis à Laurent comme à vous de venir me visiter.

— Ah ! Laurent aussi ? ne put-elle défendre de dire à Pascal, en apprenant que son cousin avait reçu la même invitation.

— Je ne vous cacherais pas que je vous vis avec plaisir arriver le premier à mon appel. Votre caractère et votre profession me plaisaient davantage que la sauvagerie chronique de Laurent Forster et son incapacité notoire, puisqu'il a dû renoncer à diriger la verrerie paternelle.

— Je l'ignorais. Quoi ! Laurent n'est plus le maître de la Verrerie ?

— Miss Barbara s'en était informée. Je vous ai dit déjà que c'est une fille précieuse.

Pascal s'inclina, plus convaincu de cette assertion que sa tante ne le supposait.

— Laurent, souffrant, m'a-t-il écrit, viendra sous peu. Je le jugerai, s'il y a lieu.

— Et vous le jugerez avec votre droiture, ma tante : il a des qualités positives.

— Je n'ai pas besoin de vous expliquer, vous le devinez du reste, que je n'ai pas arrêté un seul instant ma pensée sur ma nièce, Sabine Forster, la riche et satisfaite épouse de M. Honoré Tanguin.

Une rougeur rapide courut sur les traits expressifs de M. de Guerras en entendant ce nom, si longtemps adoré et toujours cher, prononcé d'une voix ironique.

— Bref, mon cher Pascal, j'ai résolu de peupler ma solitude et de rapporter tout naturellement aux héritiers de mon regretté mari.

Nouveau regard aigu vers le ciel, mais pas de tentative de soupir.

— ... les biens que je dois à sa générosité, en y ajoutant, suivant le cas, les miens propres.

Pascal fit un mouvement brusque. Bien que cette conclusion lui apparut très clairement depuis quelques minutes, il répugnait à sa délicatesse de se voir promettre une fortune en ces termes peu voilés.

— Ma tante, dit-il simplement, j'aurais préféré que vous n'eussiez parlé que du respect qui vous est dû et de l'amitié que nous sollicitons de vous.

— Bah ! fit-elle, les femmes de mon pays sont positives, et j'aime les chemins tracés droit. Votre personne m'est sympathique, votre nom est noble, bien porté, déjà connu. Je puis être fière de m'appuyer dans ma vieillesse sur votre bras, Pascal de Guerras.

— Ma tante, vous me traitez avec une distinction qui me touche plus encore qu'elle ne me rend confus. Songez toutefois que l'épreuve est encore incomplète, tant que mon cousin...

— Ah ! l'interrompit-elle vivement, à quoi bien tenter une épreuve plus longue qui ne nous donnerait pas les mêmes résultats ? Donnez-moi sans regrets quelques années de votre jeunesse. Devenez-ici quelque chose comme le fils de la maison, comme le maître par anticipation du Corsier et de ses dépendances. Je vous marierai et j'aimerai vos enfants, s'ils ne se rebuquent pas trop de mes manies de vieille femme. Cela me sourit depuis que je vous connais, cette idée-là. Vous sentez bien que je n'ai pas en, depuis quelques jours, le temps de m'attacher à vous. Je vous le dirais, mon neveu, que vous n'en croiriez pas un mot et vous auriez bien raison. Mais enfin, je suis très disposée à le faire, et c'est plus que je m'attendais d'un cœur de soixante-dix ans.

Pendant ce petit discours fort peu sentimental et positif, comme elle le disait, Pascal avait senti passer dans son esprit mille pensées confuses et troublantes.

On lui demandait sa liberté, mais dans quel pays superbe et dans quelles conditions faciles ! On lui offrait une fortune, en ne demandant que des respects affectueux en échange. On le transformait en maître du Corsier, et cette femme étrange voulait devenir, suivant son expression, quelque chose comme une mère pour lui, qui n'avait jamais connu la sienne.

L'effarement, la reconnaissance, l'attendrissement se partageaient si bien le cœur de M. Guerras, qu'il ne put que bégayer d'une voix émue une formule de gratitude où l'on distinguait le nom de Laurent Forster.

— Ah ! dit la vieille dame en riant, vous pensez encore à votre cousin : c'est du bon cœur. Nous aviserons à ne pas priver ce garçon-là, que je ne tiens plus du tout à connaître, du bénéfice de votre recommandation. Soyez tranquille, nous lui assurerons les moyens de vivre honorablement.

Pascal protesta qu'il eût préféré voir Laurent admis, comme lui, chez sa tante, avant qu'aucune décision ne fût prise à l'égard de l'un d'eux.

Mme Forster lui ferma la bouche en déclarant qu'elle avait en assez de mal à prendre une résolution pour n'y pas revenir quand elle était déjà formulée.

Puis, se déclarant lasse d'avoir parlé si longtemps, elle reprit au bras de Pascal, encore stupéfié, le chemin du château.

Miss Barbara, qui rangeait des fleurs dans les grands vases du vestibule de l'air paisible d'une pensionnaire, étudiait de loin leurs deux physionomies, tandis que la sienne s'éclairait doucement.

Quand ils entrèrent, elle s'effaça par un mouvement de violette qui se déroba sous la mousse.

Pascal la salua au passage, en se demandant par qu'elle fantasia de la fortune un avenir doré tombait dans ses mains, grâce à cette jeune Américaine.

Rien n'était en somme plus séduisant que cet avenir qu'il n'avait même pas eu la tentation de solliciter : on le lui apportait facile et radieux.

Nature comtemplative, dès ce premier instant d'éblouissement, il ne regrettait rien de la vie parisienne, rien que le bien que son talent y pouvait encore produire.

En face de ce merveilleux panorama, dans ce luxe honnête, avec un devoir de reconnaissance et de dévouement à remplir, Pascal sentait confusément qu'il pouvait couler, en ce lieu béni, une vie douce, chrétienne et noble.

Certes, si sa voix ne retentissait plus au barreau pour défendre l'orphelin, pour soutenir la veuve, quel bien pourrait-il faire autour de lui avec le levier d'une grande fortune et d'une grande considération !

Le jeune homme promena ses nouveaux rêves, si légitimes et si souriants, sur les rives embaumées du lac pendant les heures qui le séparaient encore du moment où il se retrouverait, au dîner, entre ces deux femmes qui jouaient inopinément un tel rôle dans sa destinée.

Le repas fut sérieux quoique amical. On sentait que chacun des personnages, qui échangeaient des paroles embarrassées autour de cette table, n'était encore bien assis dans sa situation, ni bien certain de ne pas produire de dissonance.

Comme pour dissiper ce malaise, Mme Forster fit atteler aussitôt après le café, et déclara qu'elle allait emmener son neveu visiter, avant la chute du jour, ses futurs domaines.

— Oh ! dit-elle, ce ne sera qu'une visite superficielle, le temps nous fera défaut pour tout voir ; mais, du moins, mon cher Pascal, vous aurez une idée approximative de l'étendue du Corsier.

— Je l'aimerais tout petit, ce cher domaine, répondit gaiement Pascal, Immense, je ne vais pouvoir que l'admirer.

Miss Barbara trouva un prétexte pour n'être pas de la promenade. Le cœur lui en saignait un peu, quoique sa volonté ne faiblît pas.

Sa logique avait tout prévu, tout, jusqu'à la gratitude inavouée de l'honnête garçon dont elle faisait la fortune.

Et elle sentait bien que son absence, après un tel résultat, la rappellerait mieux aux pensées du jeune homme que sa présence elle-même.

Elle avait raisonné juste, avec ce mélange d'entraînement et de réflexion qui forme un des contrastes du caractère américain.

Pascal ne put se défendre de regretter que la belle miss, si logique, et peut-être encore plus désintéressée, ne lui fournît pas, dès ce premier jour, l'occasion de lui faire délicatement sentir qu'il n'ignorait rien de son heureuse influence.

Il espéra bien prendre sa revanche le lendemain.

La promenade fut longue, la vieille dame assez capsaute. Elle s'essayait avec un évident bon vouloir à s'intéresser à autre chose qu'à elle-même, et elle cherchait à prendre au sérieux l'emploi quasi maternel dont elle s'était revêtue.

Cela ne lui parut pas extrêmement amusant, du reste ; la vocation lui manquait pour s'occuper des autres ; mais elle trouva quelque douceur à se dire qu'elle venait de se donner un vaillant protecteur, de faire une belle action, et de mériter l'admiration de toute la société suisse, américaine et russe avec laquelle elle entretenait des relations.

Il ne fallait pas demander à Mme Forster d'élever son âme ni de fortifier ses résolutions avec des considérations d'un ordre moins vulgaire. Le positivisme de sa nationalité l'avait envie jusqu'aux moelles.

VI

Les deux journées qui suivirent cette ouverture ne furent remplies pour le jeune homme que d'heures rapides, ensoleillées et poétiques au dehors, vraiment douces et charmantes au dedans.

Mme Forster se montrait aussi bienveillante que sa nature lui permettait ; miss Barbara déployait des réserves d'amabilité dont on ne l'eût point soupçonnée capable. La bibliothèque que du château était excellente, le service pontual et respectueux. La vue dont on jouissait des fenêtres eût charmé une imagination moins sensible que celle de Pascal.

Des chevaux tout sellés attendaient sans cesse son bon plaisir. Un canot de plaisance se balançait sur le lac devant la terrasse. Des engins de pêche tapissaient un kiosque au bord de l'eau. Des armes de chasse formaient une panopie complète dans la chambre du jeune homme.

On eût dit que la ~~liberté~~ ^{liberté} elle-même avait deviné les intentions de la maîtresse du logis, car elle se multipliait autour du futur maître avec le discret empressement des serviteurs bien avisés.

Pascal avait appris la présence à Lusanne de quelques personnages marquants que les hasards du barreau lui avaient fait fréquenter à Paris.

Ils le rencontra dans la vieille ville, en reçut l'accueil le plus flatteur, et, bien qu'il gardât la plus grande réserve sur les motifs de son séjour en Suisse, il put constater avec satisfaction que les ressources intellectuelles abonderaient pour lui dans cet hospitalier coin de terre.

Quelques voisins qui vinrent dîner au Corsier haïrèrent également l'héritier dans le visiteur et crurent être à la fois agréables à la tante et au neveu en manifestant un empressement du meilleur goût.

Il allait rajeunir et distraire cette société locale, qui ne se mêlait point aux plaisirs cosmopolites du nouveau Lausanne, et ne demandait pourtant pas mieux que d'être tirée de sa somnolence.

Enfin, des êtres comme des choses, s'élevait autour du jeune homme un encens subtil, doux à respirer, qui eût grisé peut-être tout autre que lui, mais dont la flatterie cachée, enivrante à la longue, le troublait plus qu'il ne l'eût voulu.

Ce furent deux jours d'éblouissement où il se sentit, sans que sa dignité eût à faire la moindre concession, le roi d'un domaine princier, l'héritier d'une fortune superbe, le héros d'une société élégante.

Le bonheur était venu le prendre par la main et le couronner, sans qu'il eût fait même un geste pour cueillir les fleurs qui se tressaient en guirlandes autour de lui.

Le samedi, vers huit heures, miss Barbara fit observer à Mme Forster, que c'était faire assez mal les honneurs de Lausanne à son neveu que de ne l'avoir point encore introduit au Casino de Beau-Rivage.

— Ma chère enfant, répondit la vieille dame, vous savez bien que ces splendeurs ne sont plus de mon âge et que toutes les beautés étrangères, qui tourbillonnent dans ce lieu de plaisirs, me déplaisent presque autant que des poupées de cire. Mais mon neveu, qui n'a pas les mêmes motifs que moi pour s'abstenir, ne voudrait-il pas y faire un tour ce soir ?

— J'aurais été très heureux de vous y offrir le bras, ma tante, dit Pascal ; mais si vous avez quelques répugnances.

— Oh ! interrompit vivement miss Barbara, cette répugnance va cesser dès que Mme Forster apprendra que l'oncle du Président des Etats-Unis, un des vieux amis à elle, vient d'arriver à Lausanne et dîne sans doute au Casino.

— Vraiment ? le général Hutter ? un si beau danseur ! et un esprit ! Voilà trente ans passés que je ne l'ai pas vu, ma chère.

— Il traverse la Suisse sans s'y arrêter. C'est une occasion unique de le revoir.

— Je n'y manquerai certainement pas. Venez m'habiller,

Barbara: Mais, dites-moi, comment avez-vous appris le passage du général à Lausanne?

Pascal n'entendit point la réponse de la demoiselle de compagnie, qui, le front joyeux, s'empressait à conduire dans son appartement la vieille dame ayant qu'elle ne se ravistât.

Le jeune homme eut quelque soupçon que la jeune Américaine éprouvait le désir de voir de plus près, par elle-même, ce Beau-Rivage tant vanté, dont les illuminations éclairaient au loin le parc du Corsier et dont la musique entraînante la poursuivait jusque dans son sommeil.

Peu d'instants après, une calèche emportait les habitants du Corsier dans la direction de Beau-Rivage.

Un nom juste et charmant! que tient à justifier, en ce qui la concerne, la haute élégance anglaise et russe.

Quoiqu'il fût encore de bonne heure, les salons s'emplissaient déjà.

Le piano chantait sous les doigts d'une véritable artiste, que les admirateurs avis écoutaient religieusement.

Sur la terrasse, un orchestre local, animé des meilleures intentions, modulait des mélodies allemandes.

Sous le péristyle, des groupes de causeurs s'étaient arrondis en cercles intimes.

Dans les jardins, passaient, entre les arbres, des tailles souples, des chevelures blondes, des rubans flottants et des dentelles traînantes.

Mme Forster demandait le général Hutter à tous les échos. En attendant que la direction du Casino pût satisfaire sa curiosité, miss Barbara l'avait confortablement installée près de la porte grande ouverte d'un salon, d'où son oreille pouvait entendre les mélodies allemandes, tandis que son regard pouvait suivre les promeneurs des jardins.

Deux ou trois de ses compatriotes, qui finissaient la saison à Lausanne, l'ayant reconnue, vinrent la féliciter d'avoir fait enfin violence à ses habitudes de retraite.

Ils s'assirent près d'elle, attendant aussi le général qui ne paraissait pas, et ce fut bientôt un petit coin très animé que le leur.

Miss Barbara, parfaitement satisfaite du résultat de sa diplomatie, se sentant inutile près de sa maîtresse, crut le moment venu de penser à ses propres plaisirs.

— Voulez-vous vous promener un peu, monsieur? demanda-t-elle de la façon la plus naturelle à Pascal de Guerras.

Il lui présenta le bras, qu'elle prit très simplement, et tous deux, fuyant cet éclat de fête, allèrent chercher dans les jardins l'ombre et la rêverie.

A leur extrémité, s'étendait une allée droite et touffue qui devait au voisinage du lac une pénétrante fraîcheur.

Quelques couples, épris de solitude, la parcouraient lentement.

— Qu'on est bien ici! murmura miss Barbara, en aspirant la senteur humide et sauvage des flots.

La musique arrivait sous cette feuillée comme un faible écho de la haute vie joyeuse.

Le murmure de la grève montait vers eux comme l'incessante plainte de l'humanité.

Ce contraste frappé le jeune homme qui s'arrêta, songeur, tandis que sa compagne, immobile comme lui, faisait à peine sentir son poids gracieux au bras sur lequel elle s'appuyait.

— Voici un peu l'image de nos deux existences, dit-elle doucement en se remettant à marcher.

— Non, dit Pascal avec un sourire, je n'admets pas la ressemblance. La mienne n'est point si gaie que ce refrain de quadrille, la vôtre n'est point si triste que cette plainte du lac.

— La voici vraiment réjouie, et grâce à vous, monsieur.

— Je croyais bien plutôt, miss Barbara.

— Vous apportez la résurrection au Corsier.

— Mais c'est vous, miss, qui en avez eu la première part. Elle eut un tressaillement de joie: Il savait ce détail.

— Ma tante, avec une franchise qui l'honore, m'a raconté son indifférence à notre égard, l'influence que vous aviez eue

sur ses projets d'avenir, et si je n'ai pas cherché à faire naître plus tôt l'occasion de vous dire le sentiment de gratitude dont je suis pénétré, c'est qu'on ne confie pas volontiers au hasard d'une conversation le soin d'exprimer des sensations si délicates.

Miss Barbara prit un grand accent de franchise, bien naturel sur ses lèvres fraîches.

— En vérité, monsieur, j'ai agi en toute honnêteté et les actions de grâces seraient mal venues dans le fait qui nous occupe. Mme Forster oubliait sa famille, ou semblait disposée à faire de moi toute sa famille. Je lui ai rappelé son devoir, tout en faisant le mien. Rien n'est donc plus simple.

Pascal, de cette petite explication fort carrée, avait surtout retenu cette phrase: "Faire de moi toute sa famille."

Il était difficile d'énoncer mieux en deux mots que la demoiselle de compagnie avait refusé la fortune qui lui était offerte pour la laisser revenir tout entière aux légitimes héritiers.

Le remarquer était bien. L'en louer eût été une maladresse dont cette ombrageuse conscience se fût peut-être froissée.

Pascal se borna à répondre, d'un accent ému, que de semblables actes, si naturellement, si discrètement accomplis, échappaient aux bénédictions vulgaires, leur récompense, comme leur inspiration, venant de plus haut.

Un instant de silence suivit cet échange de sentiments délicats.

Ils étaient arrivés tout au fond de l'allée. La lune boudeuse, jalouse des mille feux du Casino, laissait à peine tomber quelques rayons nacrés sur le lac.

— Je vous dois aussi de connaître une merveilleuse contrée! reprit Pascal.

— L'aimez-vous?

— Je l'aime déjà.

— Alors, vous y serez heureux?

— Autant que peut l'être un homme qui a souffert.

Quelque chose parut s'émeouvoir dans la frêle personne qui se suspendait, à la façon d'un oiseau, au bras du jeune homme.

Elle frissonna de tout son corps et prononça d'une voix douce:

— Oh! comme vous dites cela! Avez-vous donc, si jeune encore, souffert beaucoup?

Il y avait dans cette interrogation plus d'intérêt que de curiosité. Pascal y vit une bonté de cœur qu'il ne croyait pas si profonde.

D'ailleurs cette jeune étrangère lui inspirait une sympathie qui se justifiait plus encore par sa noble conduite que par son incontestable beauté.

Dans l'impuissance où il se trouvait de reconnaître le rare service qu'elle lui avait rendu, il lui sembla que témoigner à la jeune fille un peu de confiance serait une façon généreuse de la remercier.

Il lui raconta donc, sans phrases, son enfance sans parents, sa jeunesse isolée, ses débuts difficiles. Il parla très brièvement d'un rêve qui eût consolé sa vie et qui s'était dissipé en fumée, et, plus longuement, d'une affection fraternelle qui lui avait été une joie et qui s'était effondrée dans une condamnation infamante.

Miss Barbara ne releva pas la courte portion de ce récit où sa perspicacité voyait passer la silhouette d'une femme aimée et perdue: mais elle insista doucement sur l'épisode judiciaire qui paraissait tenir une place dans l'existence de M. de Guerras.

Pascal, sous l'empire de ses souvenirs, ne résista pas à l'attrait de parler avec détail d'Isabelle, sa sœur de lait, toujours chère malgré l'arrêt qui l'avait frappée, plus chère même, s'il était possible, depuis l'horrible catastrophe qui la séparait du monde.

Le drame des bords du Rhône, si mystérieux et si sanglant, prit, en passant par sa bouche éloquente, une teinte tellement réaliste que miss Barbara, terrifiée, ses grands yeux humides fixés sur l'avocat, s'écria pleine d'enthousiasme:

— Je voudrais connaître l'assassin, monsieur! Oh! que ne

puis-je le connaître pour l'emmener, pieds nus, aux genoux de votre sœur de lait !

— J'ai cherché, j'ai usé plusieurs mois dans cette recherche. Je ne sais rien de plus qu'il y a cinq ans.

— Cinq ans ! Elle est en prison depuis...

— Elle est à la prison central de Clermont depuis cinq ans, oui, miss Barbara, et mes nombreuses démarches pour obtenir sa grâce n'ont pas encore abouti.

— Eh ! monsieur, sa grâce... ce serait sa réhabilitation qu'il faudrait obtenir, puisqu'elle est innocente.

— J'en ai la conviction.

— L'obtiendrez-vous ?

— Si le coupable était découvert ; seulement alors je pourrais le tenter.

Miss Barbara avait également, dans ce long récit, retenu au vol le nom de Julietta. Elle s'informa de son sort.

— Pauvre petite ! dit Pascal. Une pieuse supercherie a longtemps éloigné de sa jeune intelligence tout ce qui aurait pu l'instruire du sort de sa mère. Elle la croit placée à l'étranger, et, la légèreté de son âge aidant, sans doute est-elle heureuse.

— Qui s'en accupe ?

— Sabine Forster, ou plutôt Mme Honoré Tanguin, ma cousine, dont le nom vous est également connu.

Pascal, malgré les années écoulées, ne pouvait encore prononcer ce nom, qui avait été l'idole de sa vie, sans trahir, par une involontaire émotion, le souvenir qu'il en gardait.

A la façon dont il articula : "Sabine", miss Barbara devint attentive. Était-ce donc là le rêve évanoui ?

Elle n'en put douter en constatant, par une éclaircie du feuillage, qu'un voile de deuil s'était subitement étendu sur le large front pensif de son compagnon.

Un soupir entr'ouvrit ses lèvres fines, qui semblaient pourtant faites pour l'ironie plus que pour la pitié, et ses yeux brillants se baissèrent avec tristesse.

Ils avaient, en causant ainsi, parcouru plusieurs fois dans toute son étendue la longue allée de platanes. Emportés par sensations anciennes ou par des impressions nouvelles, ils publiaient Beau-Rivage et Mme Forster.

Un éclat d'orchestre qui parcourut les rampes vertes et vint s'abattre au bord du lac les leur rappela brusquement.

— Remontons, monsieur, il est tard, dit la jeune Américaine.

Lentement, ils retournèrent vers la lumière et le bruit.

Le long des degrés qui conduisaient des salons aux jardins, on entendait glisser, avec un irritant frou-frou, les riches étoffes des jeunes femmes, et le sable criait sous les pas pressés des enfants qui ne voulaient point aller dormir.

Ils préféraient ainsi à la vie factice de leurs mères, presque tous étaient beaux, bouclés, joyeux dans leurs fraîches toilettes, avec leurs gazouillements étrangers et leurs allures de *libris* apprivoisés.

Ces enfants poétisaient encore le tableau gracieux des merveilles de la nature servant de cadre aux élégances chatoyantes de notre civilisation.

— Les beaux êtres blonds ! sourit miss Barbara en effleurant d'un geste charmant une petite tête mutine qui passait à sa portée.

— Adorables ! répondit Pascal.

— Combien de fois n'ai-je pas rêvé en voir courir follement et gaiement dans le parc du Corsier ! Il ne manque que leurs éclats de rire pour réjouir la vieillesse de Mme Forster.

Et comme si la belle Américaine eut éprouvé quelque regret d'avoir livré ce souhait inexaucé aux réflexions de son compagnon de promenade, elle se détacha de son bras sans le regarder, gravit les larges degrés comme un siphon et vint mêler son austère robe noire aux toilettes voyantes du premier salon.

— Ma chère, lui cria Mme Forster, vous et moi sommes victimes d'une odieuse mystification. Le général Hunter n'est pas ici, hélas ! nous l'aurions vainement cherché.

— Vraiment ? balbutia miss Barbara qui rougit un peu.

— C'est un certain major Hunter qui est cause de tout le mal. Voyez-vous, Pascal, l'étrange figure que j'ai faite lorsque le directeur du Casino m'a conduit solennellement un petit homme replet et prétentieux que je n'avais jamais rencontré, au lieu du général qui est un homme superbe ! Il est vrai qu'il y a trente ans de cela. Mais je l'aurais bien reconnu, allez ! Allons-nous en, Barbara ; voici longtemps que je n'ai veillé de la sorte.

Pascal assez songeur, et qui paraissait chercher ses mots comme un homme occupé d'ailleurs, manifesta l'espoir que cette petite fugue ne serait pas défavorable à sa santé.

— Le sais-je ? fit la vieille dame en prenant le bras de son neveu pour regagner sa voiture. Vous avez prolongé votre promenade comme un amoureux, mon ami, et la vieille tante allait dormir.

"Comme un amoureux !" Miss Barbara enfouit son visage pourpre dans son capulet de dentelle.

"Comme un amoureux !" Pascal fut surpris de n'éprouver qu'un étonnement qui n'avait rien de désagréable en s'entendant donner ce qualificatif.

— Ma tante ne peut savoir ! pensa-t-il ; et si le passé n'avait tout desséché dans mon cœur, ce serait peut-être là un séduisant attrait.

Il était parfaitement sincère en croyant que tout pouvait être desséché dans un cœur de trente ans.

VII

Pascal se réveilla, le lendemain, l'esprit rempli des souvenirs de la veille, paysage, musique, promenade, causerie, allusions, rougeur charmante.

Il revit tout, s'y oublia volontiers, avec l'involontaire sensation de plaisir d'un homme qui ouvre un tiroir longtemps fermé, et s'aperçoit, en retrouvant des objets oubliés, qu'il n'en a pas encore désappris l'usage.

A défaut de son cœur, qu'il supposait bien mort, au moins lui restait-il l'imagination, puisque la riante image d'une jeune fille hantait son réveil pour la première fois depuis des années.

Cette image, il la trouva vivante sous ses fenêtres quand il les ouvrit de bonne heure pour respirer l'air du lac.

Déjà levée, alerte et bonne ménagère, miss Barbara revenait des communs, situés à quelques mètres sur la gauche du château, pour y donner ses ordres de la journée.

Elle traversait la terrasse d'un pas lent qui s'alliait bien, d'ordinaire, à la rectitude puritaine de son attitude.

Ce matin-là, son pas s'était fait caressant, sa démarche alanguie. Sa taille inflexible, aux lignes pures, semblait assouplie sans effort, comme sous la pression légère d'une idée secrète et charmante.

La tête était penchée ; le cou un peu long avait une blancheur laiteuse, ombrée de fins cheveux blonds, où jouait un rayon de soleil.

Pascal vit tout ces détails, les reconnut très agréables, s'étonna naïvement de ne les avoir pas remarqués plus tôt, et se dit avec une ironie boudeuse :

— Comme le lac bleu et les montagnes blanches me rendent poétique ! J'ai laissé, paraît-il, dans ma robe d'avocat, mes désillusions et mon réalisme.

Peu après, un valet de chambre monta prévenir le jeune homme que le déjeuner n'aurait lieu qu'une heure plus tard, suivant la coutume du dimanche.

N'attachant qu'une médiocre importance à un tel détail, M. de Guerras, loin de s'en préoccuper, se dit, au contraire, que ce retard lui laisserait plus de temps pour aller chercher, dans les rues montueuses du vieux Lausanne, un monument qu'il n'avait pas encore aperçu : l'église catholique.

Comme il parut dans le vestibule, miss Barbara, habillée et coiffée pour sortir, vint à sa rencontre, en le priant de la suivre chez Mme Forster, qui l'attendait.

Elle avait le visage calme, l'abord affable, et parut à Pascal de plus en plus délivrée de sa raideur d'autrefois.

Mme Forster, assise dans le salon, une bible à la main, l'air un peu impatient, accueillit son neveu par une boutade amicale :

— Monsieur le châtelain du Corsier veut-il me faire la grâce de m'offrir son bras ? Sans reproche, voilà bientôt dix minutes que je suis prête.

— Ma tante, je vous prie de m'excuser, répondit vivement le jeune homme, mais j'ignorais absolument que vous aviez l'intention de sortir avec moi.

— Comment ? Ménars n'est-il pas monté vous prévenir ?

— Que le déjeuner était retardé d'une heure, le dimanche ; voilà tout.

— Le maladroît ! Je lui avais pourtant expliqué... Enfin, partons vite, mon ami, je déteste arriver comme un événement.

La voiture attendait au perron. En quelques instants, le cocher, vieux serviteur de la maison Forster, eut gagné le temps perdu par l'inadvertance de son camarade, et la calèche s'arrêta devant la belle cathédrale qui, dépouillée des splendeurs catholiques, sert depuis la Réforme au culte protestant.

Trompé par l'apparence extérieure, un peu distraits, comme tous les penseurs, Pascal pénétra dans le temple à la suite des deux dames et s'agenouilla dans leur stalle, à leur côté.

Puis, au bout de quelques secondes de recueillement, il releva la tête pour saluer l'autel d'un regard respectueux.

Pas d'autel.

Dans la nef immense, des rangées de bancs symétriques alignées ; au fond, quelques tables de pierre ; sur les murs nus, pas un tableau, pas un emblème ; dans les chapelles, pas une statue ; dans le chœur, pas une croix.

Rien qu'une chaire annonçant aux fidèles rassemblés qu'ils attendraient peut-être en ce lieu glacial la parole de Dieu, mais à coup sûr la parole de l'homme.

En effet, un ministre y montait déjà.

Pascal de Guerras, abasourdi par les événements singuliers qui se déroulaient pour lui dans cette semaine enchantée, avait oublié que la religion réformée était celle de toute sa famille, et que lui seul, par une providentielle exception, était rentré dans l'Église catholique.

Très droit dans les questions de l'honneur, Pascal était ombrageux dans les questions de conscience.

Il n'ent pas une seconde d'hésitation.

Sentant que sa place n'était pas dans le temple d'un autre culte que le sien, il se leva, salua sa tante en guise de muette excuse, passa devant miss Barbara stupéfiée et sortit sans se hâter.

Oh ! si les yeux suppliants de la jeune fille avaient pu le retenir !

Subitement, elle venait de comprendre, et cherchait avec anxiété sur le visage de Mme Forster la confirmation de ses doutes.

Mme Forster, adossée à son banc, droite et rigide, écoutait le ministre et paraissait avoir à peine remarqué la disparition de son neveu.

Pauvre miss Barbara ! que l'office lui parut long, le sermon sans saveur, les chants sans mélodie ! Son instinct féminin l'avertissait qu'un danger se dessinait à son horizon.

Elle, qui s'était crue bonne diplomate et qui se découvrait aussi accessible que ses pareilles aux aspirations honnêtes de la vie, se sentait tout à coup menacée, sans trop savoir pourquoi ; mais elle en était sûre, un vent d'orage soufflait déjà sous la haute voûte.

Eh ! non ! ce n'était que l'organe tonnant du Révérend que, depuis longtemps, elle n'écoutait plus.

L'office enfin terminé, lorsque Mme Forster et sa demoiselle de compagnie se retrouvèrent sous le porche, elles aperçurent la calèche, le cocher, le valet de pied près de la portière ouverte.

M. de Guerras n'y était pas.

La vieille dame monta sans mot dire, tandis que le regard de la jeune fille plongeait dans toutes les rues.

Ce qu'elle redoutait arriva. De l'église catholique, les fidèles, peu nombreux, sortaient à ce moment. Pascal était parmi eux.

En le reconnaissant sur le seuil, miss Barbara blêmit. Mme Forster fit signe au cocher d'arrêter.

Le jeune homme, très calme, s'assit en face d'elle.

— Vous êtes destiné à me faire attendre aujourd'hui, lui dit la vieille dame d'un ton froid, sans la moindre aigreur.

— Je vous prie encore une fois de me pardonner, ma tante, répondit Pascal ; la grand-messe a duré quelques minutes de plus que le préche, et vous me voyez désolé.

Le retour au Corsier fut silencieux, le déjeuner rapide et embarrassé.

En sortant de table, Pascal pria sa tante de bien vouloir lui accorder un instant d'entretien, que les incidents de la matinée rendaient nécessaire.

— Tout de suite, répondit-elle ; je suis prête à vous entendre.

Miss Barbara, toute blanche, se retira discrètement, non sans avoir arrêté sur le jeune homme un long regard tout chargé de prières dont il ne put deviner le sens.

À peine seuls, il dit à Mme Forster, d'un ton très respectueux :

— Lorsque votre miséricordieuse pensée de rapprocher de vous la famille de notre oncle défunt m'a été connue, ma tante, dans mon cœur habitué depuis l'enfance à l'isolement, il ne s'est trouvé placé que pour la surprise heureuse et la gratitude. La prudence humaine, certaines convenances d'éducation, que j'aurais dû consulter, m'ont totalement fait défaut. Votre accueil, le choix que vous vouliez bien faire de votre serviteur pour entourer votre vieillesse de respect et de dévouement, avant qu'il ne fût appelé à faire vénérer par son exemple votre mémoire dans cet admirable pays, toutes ces choses inattendues, précieuses, et qui confondaient ma raison en étourdissant mon cœur, me firent négliger le premier, le plus impérieux de mes devoirs.

La vieille dame dodelina la tête d'un air approbatif.

— Je devais, ma tante, avant d'accepter vos bienfaits dans l'avenir, votre hospitalité dans le présent, vous dire avec franchise que je n'appartenais plus, depuis plusieurs années, à la religion réformée qui est celle de notre famille.

— Oui, vous auriez dû me le dire, approuva-t-elle.

— Car peut-être, ma tante, la générosité qu'il vous plaisait de prodiguer à l'un de vos neveux s'en fût-elle, au contraire, détournée.

— Vous avez parfaitement raison, Pascal. Si j'avais connu plus tôt ce détail qui me peine, j'aurais préféré m'entourer d'un coreligionnaire que d'un membre de ma famille qui en a renié le culte. Puis-je savoir dans quelles circonstances vous avez été amené à le faire ?

— À la fin de mes études scolaires, par la rencontre d'un homme de bien, dont la foi et la charité m'inspirèrent la plus vive admiration. Il mourut jeune en m'encourageant à étudier une religion, — la sienne, — qui lui avait donné la force de vivre, quoique très maltraité par l'existence, et lui rendait la mort si douce. Je le promis, je tins parole.

— Vous êtes heureux de cette résolution.

— Autant qu'on peut l'être après avoir obéi à sa conscience et à sa conviction.

— Je vous crois : vous êtes loyal comme pas un. Mais je ne saurais vous louer.

— Aujourd'hui, ma tante, je comprends la barrière que j'ai mise entre vos projets et moi, et je viens, en vous priant de les reporter sur mon cousin Laurent Forster, vous demander de me conserver votre estime.

— Certes ! et toute entière. La meilleure preuve que je puisse vous en donner, Pascal, c'est que je n'essaierai même pas de contre-carrer vos convictions. Restez vous-même. Nous sommes tous deux de ceux qu'on n'ébranle pas.

La vieille dame parlait avec tranquillité, avec une sorte de surprise attendrie qui n'était pas exempte de satisfaction.

On sentait à son attitude, à ses yeux clairs, qu'elle eût mésestimé son neveu d'agir autrement qu'il venait de le faire, mais que, de son côté, elle se regardait comme tout à fait déliée de ses promesses par l'aveu qu'elle recevait.

En vérité, l'entretien ne pouvait être de longues durées sur ce terrain brûlant, entre un catholique convaincu et une zélée méthodiste.

Il eût amoindri le noble sacrifice de l'un et mécontenté la rectitude de l'autre.

— Vous n'en resterez pas moins notre ami, reprit Mme Forster en associant tout à coup sa demoiselle de compagnie à ses propres impressions.

— Aussi longtemps que vous voudrez me faire l'honneur de me regarder comme tel, répondit Pascal.

— Je dois vous avouer, et vous l'avez dit vous-même, qu'il me paraît juste de reporter sur Laurent Forster la bonne volonté dont j'étais animée à votre égard ; je vais le prier de hâter son arrivée.

Je serai le premier à le saluer avec sympathie, ma tante, si vous voulez me permettre de consacrer quelques jours encore à votre société.

— Je vous en saurai gré, mon neveu, d'autant plus que vous n'êtes réellement pas semblable au commun des mortels.

Elle étouffa un léger soupir de regret et se leva pour bien témoigner que tout était dit entre eux. C'était vraiment dommage, à son sens, que ce garçon-là, plein d'esprit et de cœur, ne pût hériter des Forster, mais les Forster devaient à leur passé religieux de favoriser un des leurs seulement.

La-dessus, la vieille dame avait les idées les plus arrêtées, jointes à l'opiniâtreté de l'âge et à la rigidité méthodiste.

Sans rancune, sans trouble, placidement, elle écrivait à Laurent sur l'heure, raconta ce qui s'était passé à miss Barbara désolée, et se mit à traiter Pascal avec la politesse tranquille d'une aimable maîtresse de maison. Rien de plus.

Miss Barbara n'accepta pas sans protestations cet événement inattendu. Elle raisonna, discuta, pleura presque. Toute son influence resta sans effet.

— Ma chère, répondit Mme Forster, vous êtes mal venue à blâmer aujourd'hui mes décisions. Vous m'auriez vité tous ces embarras en acceptant de devenir ma légataire universelle, comme c'était mon projet.

— C'était une injustice d'abord, et une maladresse ensuite, répondit la jeune fille avec feu. Vous frustriez la famille de votre mari et vous m'exposiez à ses revendications. Mieux valait suivre la grande voie droite, la seule bonne.

— Vous y aurez peut-être bien gagné la reconnaissance de ces messieurs, et pourtant, ma chère, c'est une rare vertu.

— Nous avons perdu le droit de douter de l'un d'eux, du moins. M. de Guerras vient de se conduire avec une telle noblesse ! une telle dignité ! Un désintéressement si rare !

— Petite enthousiaste ! vous allez me faire supposer que, si ce même M. de Guerras, si noble, si digne, vous avait quelque jour offert de partager la fortune qu'il vous aurait due, vous n'auriez peut-être pas dit "non".

Un nuage pourpre envahit le beau visage de l'Américaine.

— Suis-je tenue par le respect à répondre à vos suppositions, madame ? demanda-t-elle avec fierté.

— Pas le moins du monde, ma fille. Après tout, vous êtes un peu ma fille, puisque je vous ai prise à trois ans, orpheline.

— Orpheline, oui. Comme lui ! murmura-t-elle.

— Je vous aime beaucoup, je voulais vous faire riche. Vous ne l'avez pas voulu, mais tout pouvait s'arranger encore ; ce n'est pas ma faute si Pascal nous a reniés et s'il ne voit pas aujourd'hui, en nous quittant, qu'il a passé près du bonheur sans étendre la main pour la saisir.

Le soir, sur la terrasse, Pascal rencontra la jeune fille qui vint à lui avec une liberté pudique dont ses compatriotes ont le secret.

Combien elle était changée depuis leur première rencontre en wagon, il y avait cinq années déjà ! Depuis une semaine surtout, la transformation s'était accomplie comme sous un souffle magique.

Sa raideur n'était plus que de la réserve. Son esprit comme son corps avait gagné la souplesse et la grâce.

— Vous avez agi d'une façon grande et généreuse, monsieur, lui dit-elle sans détour ; je ne puis que vous en exprimer toute mon admiration, quoiqu'elle ait détruit mon œuvre.

Il voulut répondre. L'accent vibrant et contenu de ces paroles le troublait. Avant qu'il n'eût trouvé un seul mot, elle avait salué et disparaissait déjà entre les colonnes du péristyle.

Forcé lui fut de reconnaître que, s'il avait eu quelque mérite à renoncer à l'avenir entrevu, c'est que peut-être, et bien à son insu jusque-là, l'intelligent visage de la jeune étrangère en traversait les vagues rêveries.

Dans les conditions nouvelles qui lui étaient faites, le séjour de Pascal ne pouvait se prolonger beaucoup. Quoique rien ne parût changé en apparence, un observateur attentif eût compris que la vieille dame était impatientée de faire un autre choix, et que le jeune homme redoutait de se créer des regrets.

L'arrivée de Laurent Forster devait modifier une situation trop tendue, et l'on peut affirmer que, pour des motifs bien divers, elle fut saluée au Corsier par un contentement unanime.

V

Les deux cousins avaient toujours formé, au physique comme au moral, un contraste absolu. Les dernières années écoulées depuis le drame du Rhône avaient singulièrement accentué ce contraste.

Tandis que Pascal, parvenu à la réputation, se développait dans le bien-être et la sympathie, Laurent, inquiet et sombre, s'étoilait dans l'isolement.

Il avait mené la vie la plus bizarre depuis que la mort du maître verrier lui avait mis entre les mains cette importante industrie.

Tantôt enfermé dans la Verrerie comme une bête fauve dans sa tanière, il n'en voulait sortir sous aucun prétexte. Tantôt lancé dans une série de plaisirs d'un goût douteux, il les abandonnait tout à coup, brusquement, sans motifs, et courait reprendre son existence cloîtrée, sans même prendre congé de ses compagnons.

Sa santé se ressentait de cet état d'esprit perpétuellement ballotté entre l'étourdissement à outrance et la sauvagerie.

Souvent fiévreux, parfois alité, rarement dispos et de bel appétit, on avait coutume de dire à la Verrerie que le jeune maître ne "durerait pas la moitié tant que son père".

Et cette locution du pays, qui renfermait un sens funèbre, n'attristait nullement ceux qui s'en servaient.

Il n'était point aimé, ce jeune maître, dont les bizarreries étonnaient les uns et blessaient les autres. Il ne suivait guère les traditions paternelles, gérait mal l'usine et décourageait les meilleurs ouvriers.

Quand ceux-ci osaient se plaindre, Laurent les remplaçait aussitôt par de nouveaux venus dont l'inexpérience devenait très préjudiciable à ses intérêts.

D'ailleurs, il ne surveillait rien, abandonnait tout à son caprice, et faisait, par boutades intermittentes, le travail que son père accomplissait jadis avec tant de sérieuse application.

Il en résultait une diminution de revenus, une mauvaise qualité de produits, l'impossibilité de faire face à une concurrence menaçante qui s'établissait à quelques lieues plus loin : la décadence, en un mot, cette décadence particulière aux mauvaises gestions, qui conduit inmanquablement à la ruine.

Quand Sabine s'avisa qu'il y avait danger pour ses propres intérêts, restés indivis avec ceux de son frère, elle fut épouvantée de voir la ruine si proche.

Non pas que sa fortune présente, qu'elle devait à la munificence de M. Tanguin son mari, ne la mit fort au-dessus des craintes de ce genre, mais elle avait l'amour propre légitime du nom qu'elle avait porté et que son père avait honoré par une longue vie laborieuse.

Sabine avait conservé sur son frère une autorité toute qui ne se manifestait guère, depuis la néfaste soirée du crime, que par un mot prononcé, un regard échangé, une courte lettre.

Mot, regard ou lettre modifiait instantanément les projets de Laurent ou dictait sa conduite future. Jamais il ne se révoltait, jamais il n'essayait même de se soustraire par la ruse à cette volonté occulte qui pesait sur la sienne.

C'est ainsi qu'au plus fort des plaisirs du jeu, de la table, des lieux publics lyonnais où il tentait de s'étourdir, elle lui écrivait brièvement :

"Revenez."

Et il revenait s'enfermer à la Verrerie.

Il avait été question pour lui d'un opulent mariage avec une veuve sentimentale, que l'air fatal et funèbre avait ensorcelée.

Laurent ne l'aimait point, mais sa vanité eût été grandement flattée de cette alliance.

Sabine le fit venir un jour et lui dit avec sécheresse :

— Vous cesserez vos assiduités auprès de Mme Le Hormel. Ce n'est pas la belle-sœur qu'il me faut.

Il cessa de rechercher la jeune veuve.

Lorsque Sabine constata que l'usine s'en allait à la dérive entre les mains incapables de son frère, elle ne se repandit point en reproches et ne jugea pas utile de continuer l'épreuve.

Un matin, il la vit arriver à la Verrerie avec sa femme et des bagages.

— Tu viens passer quelques jours avec moi ? demanda-t-il avec une joie douteuse.

Et, de fait, ils demeuraient assez près l'un de l'autre pour que cette probabilité fût, au moins, singulière.

Elle haussa les épaules

— Je viens prendre ton lieu et place ici, répondit-elle.

— Toi ?

— Moi, ou mon mari, qui arrivera demain : c'est tout comme.

— Mais l'usine...

— L'usine ? tu la gères mal, tu nous ruines. Quitte la direction.

— Ah ! du moins, aurai-je ma liberté ?

— Pour faire quelque imprudence ? Non. La maison est vaste, tu resteras près de nous.

— Mais, Sabine...

— Ce n'est pas que ta présence me soit agréable. Seulement je redoute autant tes accès de gaieté que tes accès de misanthropie, tes excès de confiance que tes rages de solitude. En toi, rien n'est équilibré, je ferai contrepoids.

Laurent, dépouillé de son titre de directeur, dont M. Honoré Tanguin se revêtit sur l'avis de sa femme, demeura quand même à la Verrerie, désœuvré, triste et malade.

Quand la très surprenante invitation de Mme Forster, du Corsier, vint rompre la monotonie de sa vie en y introduisant un élément inattendu d'activité, le jeune homme soumit docilement cette invitation à sa sœur.

— Je crois bon de répondre par une acceptation polie, répondit Sabine avec un sourire plein de sous-entendus.

Le voyage de Corsier fut décidé. Une indisposition de Laurent le retarda néanmoins de quelques semaines, et la seconde lettre de Mme Forster, plus pressante, parvint à la Verrerie au moment même où son second neveu se disposait à en partir pour la rejoindre.

Laurent Forster produisit au Corsier une impression meilleure qu'on n'aurait pu s'y attendre, étant donnée la bizarrerie de son humeur.

Il est vrai d'expliquer que la satisfaction d'échapper pour quelque temps à la domination de Sabine, la distraction du voyage, la beauté du pays, une sorte de soulagement à se trouver dans un milieu absolument étranger aux mauvais souvenirs de sa vie, donnèrent au jeune homme un entraînement habituel, une physionomie moins sombre, et jusqu'à l'apparence d'une santé moins compromise.

Il était, d'ailleurs, de figure régulière et fine, sympathique, et n'avait pas totalement perdu, dans ses douteuses fréquentations lyonnaises, l'élégance naturelle qui frappait autrefois en lui.

Mme Forster lui fit le même accueil qu'elle avait fait à Pascal et qu'elle eût réservé sans doute à toute une série de neveux, s'ils avaient dû se présenter à elle dans les mêmes conditions.

Miss Barbara, par un involontaire retour vers ses premières habitudes, rappela subitement à Pascal, lorsqu'il la vit en face de son cousin, la demoiselle de compagnie sèche et raide d'autrefois, devenue pourtant si gracieuse !

Pascal fut affable et bon, heureux de revoir un parent, bien qu'il éprouvât quelque peine à se souvenir du motif douloureux de leur dernière entrevue.

Familiarisé avec les beautés locales et les aménagements du Corsier, il put à son tour lui en faire les honneurs avec une simplicité qui témoigna grandement en faveur de son bon goût.

Puis, lorsqu'il crut avoir suffisamment montré que ses sentiments personnels envers sa tante n'avaient reçu aucune atteinte du soudain revirement survenu dans ses résolutions, Pascal prit congé d'elle avec le même respect et la même dignité qui plaisaient tant à la vieille dame.

Les adieux qu'il échangea avec miss Barbara furent empreints d'une amitié sincère teintée de réserve de sa part, et d'émotion réprimée de la part de la jeune fille.

Non sans trouble lui-même, il quitta ces lieux charmants où il avait cru planter sa tente, pour reprendre l'existence solitaire que la destinée lui avait faite.

Pour toute compensation à son sacrifice, il emportait la confiance d'avoir bien agi.

La seule personne au Corsier qui le vit s'éloigner avec un secret plaisir fut Laurent, lequel, sans bien analyser ses impressions, se sentait vaguement troublé chaque fois que l'œil profond de son cousin s'arrêtait sur lui.

Après la domination de Sabine, ce que Laurent redoutait le plus au monde, c'était la perspicacité de cet avocat de talent qui ayant tant étudié l'innocence d'Isabelle Morin et qui, n'ayant pu la prouver, la cherchait encore, la cherchait toujours.

Oui, son cousin lui faisait peur.

Il se sentit donc délivré d'un cauchemar pénible lorsque, du ponton de Lausanne, il eut vu Pascal emporté vers Genève par les roues agiles du *Bonivard*.

Si ce n'était pas la sécurité, que depuis cinq ans il ne connaissait plus, du moins était-ce le seulagement.

Miss Barbara fut frappée de l'aspect joyeux de sa physionomie lorsque Laurent reparut au Corsier. La gaieté grimaçait toujours un peu sur ses traits tourmentés ; mais on eût dit, ce jour-là, qu'elle y pouvait plus facilement s'acclimater.

Mme Forster, qui n'était point femme d'imagination, n'avait pas deux manières de procéder avec les deux héritiers qu'elle soumettait à son examen.

De même que Pascal de Guerras avait pu se croire, dès le premier jour, le futur maître du Corsier, de même Laurent fut-il investi de semblables prérogatives.

Seulement, la vieille dame prenait un malicieux plaisir à rappeler à celui-ci que, de rien, elle en voulait faire quelque chose, tandis que la dignité de Pascal ne l'avait jamais autorisé à la moindre allusion de ce genre.

Pour cette âme froide, la question du sentiment n'avait pas grande importance. Bien qu'elle n'éprouvât qu'une médiocre sympathie pour Laurent, il ne lui paraissait pas moins conforme à la justice de lui laisser ses biens et de le faire jouir, en attendant, de la largeur de sa propre existence.

Mme Forster avait rarement plusieurs idées à la fois, et, plus rarement encore, les devait-elle à son initiative. Miss Barbara lui avait indiqué celle-là, c'était bien. Si Pascal n'avait pas fait une sottise, il en eût bénéficié. C'était dommage, mais Laurent portait son nom, et cette circonstance pouvait laisser oublier son manque d'aptitudes dans la direction de ses affaires.

Après tout, le bonheur et la fortune feraient peut-être de ce garçon peu laborieux ce que le travail et la persévérance avait fait de son cousin.

à remettre

Né sous une meilleure étoile, il n'avait qu'à récolter ; sa reconnaissance serait sans doute égale aux bienfaits reçus, et la donatrice ne pourrait que se louer de sa nouvelle décision.

Lorsqu'elle faisait part de ses impressions à sa demoiselle de compagnie, celle-ci hochait silencieusement la tête.

— Enfin, ma chère, ce neveu-là, s'il me plaît moins que l'autre, a du moins le mérite de partager mes croyances et de flatter mes goûts.

— Oui, je le vois, disait la jeune fille.

— L'en blâmeriez-vous, par hasard ?

— A quoi bon ? Cela vous plaît ainsi ?

— Mais il me plaît surtout de connaître votre opinion personnelle.

— Eh bien, M. Laurent Forster manque de modestie. On dirait qu'il redoute de laisser voir sa surprise du bonheur inouï qui lui est octroyé.

— Il cache sa surprise, en effet, non sa gratitude.

— Oh ! ses explosions tendres sont fréquentes ! et je dois vous paraître, madame, une protégée bien froide à côté de tant de flammes !

— Ma belle railleuse, vous ne m'ôtez point de l'esprit une pensée bien flatteuse pour M. de Guerras. C'est que l'un des cousins, celui qui doit rester ici, a eu bien tort de n'y venir qu'en second.

Laurent n'en était point encore à s'inquiéter du souvenir plus ou moins profond laissé par le jeune avocat au Corsier. On en parlait naturellement fort peu et d'une façon très discrète.

Grisé par sa subite fortune, il ne savait pas en porter le poids sans faiblesse. Cette opulence, ces loisirs, ce parti de haute vie, si différents de l'atmosphère de la Verrerie-Forster, lui causèrent d'abord une sorte de vertige.

Avec infiniment moins de réserve que Pascal, on le vit user des équipages, des serviteurs, des amis du Corsier.

Une main prévoyante avait garni son portefeuille et prévenu ses fantaisies d'élégance.

Il eut l'art d'en apporter à sa tante les flatteuses satisfactions, et l'esprit de se maintenir dans les limites des convenances.

Ce fut une grande victoire remportée sur lui-même.

Beau-Rivage ne le comptait pas parmi ses habitués, mais seulement parmi ses visiteurs. Et la roulette, malgré ses tentations violentes, ne l'entrevit jamais autour de son tapis vert.

Cette prudence était inspirée au jeune homme par la crainte extrême de déplaire à la maîtresse de Corsier, dont l'austérité en matière de jeux et de plaisirs lui avait été promptement connue.

Peut-être se mêla-t-il bientôt un autre sentiment à cette crainte salutaire. La beauté de miss Barbara n'était point de celles qui passent inaperçues, bien qu'elle eût perdu la meilleure partie de sa grâce depuis l'intronisation de Laurent au château.

Cette grâce, tardivement éponouie, comme une fleur timide qui n'ose livrer au vent ses parfums, avait resplendi quelques semaines en rayons charmants sur toute sa personne, adoucissant ce qu'elle avait d'un peu hautain, métamorphosant ce qu'elle avait d'un peu grêle.

Aujourd'hui, la grâce, sans s'être envolée, avait replié ses ailes. Il restait la beauté un peu dure, la chevelure magnifique, la carnation sans rivale.

Laurent vit ces trésors naturels qui pouvaient servir de douaire à une princesse et qui étaient, en réalité, la dot de cette demoiselle de compagnie qui n'avait pas voulu devenir légataire universelle !

Mme Forster, avec sa franchise brutale, ne lui avait pas caché ce détail, qu'elle n'avait cru devoir le cacher à Pascal.

Peut-être même s'estimait-elle obligée à dévoiler le désintéressement de la jeune fille pour amener un de ses neveux à le reconnaître d'une éclatante façon.

Et comme elle aimait beaucoup cette orpheline, qui avait grandi à l'ombre de son égérie, cette solution entrevue n'avait rien qui répugnât à ses instincts d'Américaine.

Pascal avait été surtout touché de la noblesse discrète de la demoiselle de compagnie, Laurent fut particulièrement charmé de sa beauté.

L'automne était beau, un peu froid ; les promenades devenaient plus courtes et les élégances de Beau-Rivage s'envolaient vers des contrées plus favorisées du soleil.

Laurent voyait sans effroi arriver la saison mauvaise ; pourvu que les grands yeux de miss Barbara répandissent leur clarté dans le vaste salon aux lambris sombres du Corsier, qu'importerait la neige au dehors, le vent dans les montagnes, la tempête là-bas sur les glaciers ?

La paix pouvait s'abriter dans ce logis superbe. La paix ! un bien qu'il avait désappris ! La paix ! un rêve formé toujours et jamais exaucé !

La vie de miss Barbara avait le don bizarre d'endormir le souvenir dans l'âme du malheureux et d'éteindre l'incessante plainte d'un remords mal étouffé qui le poursuivait jusque dans ses heures de joie.

Le grand calme de cette jeune fille apaisait sa fièvre ; sa voix le berçait ; son regard dégageait je ne sais quelle influence magnétique et bienfaisante qui portait dans le cœur de Laurent l'apaisement et l'espoir.

Il y avait tant d'années déjà que tout repos moral lui était refusé ! tant de nuits qu'il passait sans sommeil ! tant de tentatives désespérées pour boire l'oubli qui avaient misérablement avorté dans ses mains !

Cette onde rafraîchissante, où il baignait son cœur malade, lui paraissait le plus enviable trésor.

Imposante et glacée, miss Barbara avait plus de puissance. Plus accessible, elle l'eût troublé. Affectueuse, il eût redouté sa propre faiblesse et son besoin d'expansion.

La jeune fille semblait ne rien voir, ne rien soupçonner. L'animation qu'un habitant de plus, de cet âge, introduisait au Corsier, ne paraissait pas s'étendre jusqu'à sa superbe impassibilité.

Mme Forster, qui aimait les situations franches, lui dit un soir :

— Barbara, ma chère, je suppose fort qu'il dépendra de vous de vous appeler, quand vous le jugerez bon, Mme Laurent Forster.

— Je ne me crois pas faite pour le mariage, répondit-elle simplement.

VI

Une pensée très généreuse, dont la solution préoccupait vivement Pascal de Guerras, avait ramené de bonne heure le jeune avocat à Paris, après ce qu'il appelait, avec un mélange de tristesse et de raillerie, ses "aventures suisses."

Sa position, ses relations, son influence, l'avaient mis à même de poursuivre depuis longtemps déjà le recours en grâce de la malheureuse Ismérie.

Plusieurs années écoulées depuis la condamnation, une conduite exemplaire, un caractère égal, des manières dignes, l'estime des sœurs, l'avis favorable du directeur de la maison centrale, suffisaient à motiver largement la faveur sollicitée.

Dans l'hypothèse, si vite dissipée, où Pascal aurait fixé sa résidence au Corsier, il n'aurait pas abandonné au hasard le soin de faire réussir sa requête et se fût ménagé toute la liberté voulue pour la mener lui-même à bien.

S'il avait quitté Paris momentanément, malgré cette entreprise ardemment conduite, c'est que l'époque des vacances judiciaires n'est point favorable à ces sortes d'études et qu'il était fort inutile d'intercéder auprès des juges d'Ismérie Morin, tandis que le plaisir de la chasse ou de la villégiature les possédait tout entiers.

Il revenait maintenant, avec la reprise des travaux judiciaires, plus pressant que jamais à soutenir sa sœur de lait dans sa revendication.

Ses nouvelles démarches le remplirent d'espérances. On avait examiné au ministère de la justice le dossier d'Ismérie, les considérants, les apostilles de son recours en grâce, et, sans

que Sabine

à
quel
tre

se prononcer, on laissait entrevoir la possibilité d'une notable diminution de peine.

Pascal voulait obtenir la remise entière, et, dans cette lutte courtoise, il sentait n'avoir pas encore émoussé toutes ses armes.

Toutefois, rien ne se dessinait nettement quand à l'époque de cette faveur.

Les lettres d'Isémie assez rares, résignées, affectueuses, lui inspiraient aussi le désir d'une charitable visite à la pauvre captive.

La nécessité du travail, les difficultés de la vie, l'avaient empêché jusque-là de la satisfaire. Maintenant il avait un nom, un budget, quelques loisirs et droit d'accorder à son cœur la joie mêlée d'amertume de ce pèlerinage.

Mais il connaissait trop cette mère qu'il allait revoir pour se dissimuler que le plus immense bonheur qu'il pût lui procurer serait de lui parler de Juliette, de lui dépendre Juliette, de lui montrer Juliette.

Oh ! de loin, certes. Pascal, pas plus qu'Isémie, n'aurait voulu souiller la pure imagination de cette enfant de douze ans de l'aspect douloureux d'une maison de force.

Il espérait que Juliette ignorait le sort de sa mère, et peut-être même, par les délicatesses féminines de celle qui s'était chargée de l'élever, pourrait-elle l'ignorer toujours.

Pascal aimait à s'en reposer sur Sabine de ce soin pieux, et, bien qu'aucun projet n'eût été formé entre sa cousine et lui à cet égard, son cœur aveuglé puisait dans ses illusions une complète sécurité.

Pour revoir Juliette et la conduire, s'il y avait lieu, non pas près de sa mère, mais sous le rayon charmé de l'œil maternel, il fallait d'abord affronter la présence de Sabine près de laquelle vivait l'enfant.

Quoiqu'il eût constaté cinq ans plus tôt que ses premiers sentiments devaient rester les seuls sentiments impérieux de son cœur, il se dit avec une mélancolie philosophique qu'il avait traversé l'existence parisienne, les années les plus difficiles de la vie, le rayon des beaux yeux attendris de miss Barbara, et, qu'aussi cuirassé, il pouvait désormais se trouver sans trouble sous le toit de celle qui l'avait dédaigné.

Sans plus réfléchir, un peu comme un homme qui se jette hardiment dans un fourré sans en connaître l'issue, Pascal partit pour la Verrerie Forster, où M. et Mme Honoré Tanguin avaient fixé leur résidence depuis quelques mois.

La présence de maîtres opulents s'y faisait sentir dans chaque détail extérieur, et surtout dans l'aménagement de la maison d'habitation.

Sans avoir pu parvenir à en faire un château, comme elle l'eût peut-être souhaité, Mme Tanguin y avait déployé toutes les ressources d'une grande fortune, unies à l'habileté d'un architecte expérimenté.

Le vieux logis de briques noircies, vaste, incommode, dont la famille Forster s'était longtemps contentée était devenu une belle maison moderne, coquette sous ses peintures luisantes, confortable et riante à l'œil.

Des serres l'entouraient, alternativement avec des volières, et conduisant, au milieu d'arbres rares et d'oiseaux exotiques, à l'antique jardin dessiné sur des plans nouveaux.

Tout ce que Sabine avait pu bouleverser de sa baguette autoritaire, elle l'avait fait avec une ardeur grosse de gouvernirs pénibles.

Ce qu'elle n'avait pu que modifier, c'était la terrasse, dont les fondations mêmes se reliaient à celles de l'habitation.

Du moins l'avait-elle surchargée de kiosques, de vases et de fleurs.

Ce qu'elle n'avait pu détruire, c'était le Rhône ! Le Rhône, jaunâtre et rapide, qui coulait sous ses yeux, indéchiffrable pour les autres, pour elle tout chargé d'images tragiques qui semblaient rouler silencieusement avec lui.

Depuis le drame des bords du Rhône, elle, l'intrépide navigeuse, l'imprudente éprise du courant, et si habile à le remonter, n'avait plus jamais confié son corps aux ondes fuyantes.

Sabine menait à la Verrerie la vie large et luxueuse à laquelle n'avait initié son mariage. Vie large sans distinction, vie luxueuse sans goût.

La jeune femme était pourtant capable de sentir ce qui manquait à sa nouvelle installation ; mais il lui fallait compter avec les anciennes habitudes de M. Honoré Tanguin, le millionnaire vulgaire et sot dont il lui avait plu de faire son seigneur et maître.

Pour être devenu l'heureux époux d'une femme charmante, M. Tanguin n'avait pu dépouiller entièrement le vieil homme. Depuis cinquante ans bientôt, il marchait dans la peau commune et rougeaude des gens mal élevés qui ont gagné, dans les cafés de province, tout ce qu'ils possèdent d'usage du monde.

Peut-être aurait-il bien désiré, quand il obtint la main de Sabine, se débarrasser de cette peau gênante. Rien n'y fit. Il dut se contenter de l'assouplir, de la bichonner et de la teindre.

Cela le rendit un peu plus ridicule seulement.

Sabine, en femme philosophe, prenait de sa position ce qu'elle offrait d'agréable, d'opulent et de brillant ; elle ne daignait plus voir le reste.

Un jour qu'elle lisait dans son salon doré comme une chaise, dont les peines arrivaient à peine enlevées, un valet de chambre lui annonça M. Pascal de Guerras.

C'était la dernière visite qu'elle eût attendue, son cousin n'ayant manifesté son existence depuis cinq ans que par l'envoi de nombreuses gâteries, jouets, livres, à l'adresse de sa filleule Juliette.

Elle n'en fit pas moins un léger cri de surprise joyeuse qui dut retentir doucement dans le cœur du visiteur.

D'ailleurs, elle venait à lui, la main tendue, la lèvre souriante, traînant sur le tapis de haute laine, avec une majesté gracieuse, les plis lourds de sa robe élégante.

Sa beauté, toujours correcte, avait gagné en ampleur. Une sorte de placidité marmoréenne avait remplacé la nervosité de sa physiognomie.

Entre les panneaux dorés du salon, réplendaient sur fond blanc trois déesses de l'Olympe. Aucune de ces déesses n'avait la splendeur tranquille de Sabine au milieu de ce salon criard.

Pascal s'était préparé à tout sauf à la revoir plus belle. Il en resta quelques secondes très empêché, gauche comme un écuyer.

— Asseyez-vous, lui dit-elle, et parlez-moi bien vite de vos travaux ; je sais que vous êtes un homme arrivé ! De vos voyages, car Laurent m'a écrit vous avoir rencontré à Lausanne. Quelle bonne pensée vous a pris de venir dans notre enfant industriel ? Vous allez me permettre de vous présenter mon mari que vous ne connaissez pas encore.

Elle débitait tout cela sans attendre de réponse, avec l'évidente volonté de laisser à son cousin le temps de se remettre, et plus encore avec l'intention d'être d'une bienveillance achevée.

Ce n'était plus l'accueil glacial d'autrefois. Pascal ne pouvait soupçonner le don fatal qu'il possédait, depuis la défense d'Isémie, d'épouvanter les consciences troublées.

M. Honoré Tanguin se rendit aussitôt à l'appel de sa femme et permit ainsi à Pascal d'admirer en sa personne la puissance irrésistible du million.

C'était un homme court et trapu, solidement campé sur des jambes épaisses, qu'un buste proéminent alourdissait.

Les épaules carrées laissaient émerger à peine, au-dessus d'un cou robuste, une grosse tête pâlotte, couronnée de cheveux noirs.

Ils étaient trop noirs, ces cheveux, rudes, horripilés par une incessante teinture ; ils juraient d'une façon lamentable, par leur jeunesse surfaite, avec la pâleur bilieuse du teint.

Les bras petits, les mains grasses, l'aspect vieillot, composaient un ensemble désagréable et sans dignité.

Cet homme, qui ne voulait pas vieillir, joignait à une intel-

3
très

Parlez-moi

ligence médiocre certaines qualités du cœur. Il avait pour la famille un reste du culte qu'elle recevait jadis dans les intérieurs honnêtes, et que le souffle moderne a, presque partout, dissipé.

Un parent de sa femme, même un parent inconnu, avait droit à son accueil le plus cordial, au plus bel appartement de sa maison, au meilleur vin de sa cave.

Il offrait toutes ces choses d'une façon vulgaire mais amicale, qui lui attira plus de sympathie que Pascal ne se serait supposé capable d'en témoigner au mari de Sabine.

Celle-ci dirigeait la conversation, tournait les écueils, adoucissait les angles avec une aisance parfaite, ne laissant pas à Pascal le temps de formuler la question qui lui venait aux lèvres :

— Où donc est Juliette ?

Pourtant, il la prononça, cette question, dès qu'il eut repris possession de lui-même dans ce milieu séduisant.

— Juliette ! répéta Sabine avec un rire argentin. Vous la verrez bientôt. Je vais envoyer chercher cette petite sauvage.

— Une petite sauvage, dites-vous ? Je croyais qu'élevée sous vos yeux, elle serait devenue au contraire une merveille de civilisation.

Il riait aussi, mais le mot de "petite sauvage" lui avait déplu d'instinct.

— Point, dit Sabine plus sérieusement. Elle a des goûts rustiques, et tous mes soins n'en auraient pu faire qu'une "demoiselle" fort arriérée.

— Vous m'étonnez beaucoup, ma cousine ; j'avais gardé bon souvenir de cette nature caressante et douce, accessible, à mon sens, à toutes les bonnes inspirations.

Les sourcils de reine de Mme Honoré Tanguin se froncèrent d'une façon inquiétante. Son mari, qui devait connaître ce symptôme, se hâta d'intervenir.

— Elle a changé, je vous assure. Pour ma part, je ne l'ai connue que très maussade, sournoise, et petit à petit, si revêche que j'ai engagé plusieurs fois ma femme à la laisser en pension même pendant les vacances.

— Et, vous l'avez fait, Sabine ?

— Non, dit Sabine vivement ; je l'ai rappelée près de moi, mais elle s'ennuyait, paraît-il, car elle est allée visiter une famille de paysans qui possède toutes ses affections.

— Voulez-vous me permettre d'aller l'y chercher, reprit Pascal en se levant.

— Si cela peut vous distraire, minauda la jeune femme, dont le front restait orageux. J'aurais préféré vous garder et expédier à Notre-Dame de l'Île un domestique qui la ramènerait. D'ailleurs, la route est détestable en ce moment.

La parole était gracieuse, le ton engageant ; pourtant Pascal persista, expliquant naïvement que la surprise de cette enfant le réjouirait. D'ailleurs, Notre-Dame de l'Île était un chemin bien connu qu'il referait avec plaisir.

— Vous trouverez Juliette chez le passeur, dit alors Sabine sans insister davantage.

Elle eût craint de montrer trop d'empressement à le retenir, trop de contrariété de le voir aller lui-même à la recherche de Juliette, et se borna à lui rappeler que l'on dînait à sept heures à la Verrerie.

— Car, ajouta-t-elle en ébauchant un sourire, la petite sauvage pourrait bien vous faire oublier l'heure elle a énormément de habil et pas mal d'imagination.

Pascal promit d'être exact et s'éloigna, suivi du regard assombri de Sabine.

Il croyait refaire avec plaisir la promenade de Notre-Dame de l'Île, d'ordinaire toute verte et pittoresque ; mais il avait compté sans la crue du Rhône, qui envahissait fort irrespectueusement le chemin du pèlerinage.

Le sentier, plein de flaques d'eau, inondé tout entier par places, rejetait forcément le promeneur sur le terrain labouré qui le borde. Ce terrain, fort détrempe déjà, résistait mal à la pression du pied et présentait des obstacles boueux d'un passage difficile.

Pascal n'avait pas fait trois cents mètres qu'il constatait le déplorable état de ses bottines vernies et la nécessité qui s'imposait de rentrer, avant l'heure du dîner, à la Verrerie pour y refaire une toilette plus présentable ; malheureusement, il n'avancait pas vite. Chaque pas qu'il faisait en avant sur cette terre glissante l'exposait à en faire deux en arrière, et le fleuve, mettant à profit le peu d'exhaussement de ses bords, s'en donnait à cœur joie d'empêcher sur eux de plus en plus.

Enfin, très mouillé et passablement mécontent contre lui-même, puisque son opiniâtreté seule causait sa mésaventure, il aperçut la maison du passeur dont la petite cour ne formait qu'une mare.

Il s'équilibra sur des pierres, acheva de se tremper et pénétra non sans peines dans la maisonnette.

FIN DE LA DEUXIÈME SÉRIE

La troisième série a pour titre : LE FOU.

Nouvelle Revue

"LE SAMEDI"

PUBLICATION HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE

Revue Littéraire, Scientifique et Sociale

— AVEC —

Gravures Humoristiques,

Esprit de bon aloi,

Littérature choisie,

Renseignements utiles,

Bon ton,

Passe-temps agréables.

16 PAGES PAR SEMAINE, GRAND FORMAT

Prix d'Abonnement, Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

PRIX DU NUMERO, 5 Centins

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

EN VENTE PARTOUT. S'ADRESSER A

POIRIER, BESSETTE & CIE,

Fermiers de la circulation,

69 Rue St-Jacques, Montreal.

Pascal

BIBLIOTHÈQUE
NATIONALE

Les Primes payées par la Bibliothèque à Cinq Cents.

Les nombreux porteurs de numéros de la BIBLIOTHÈQUE A CINQ CENTS étaient anxieux de connaître le résultat du dernier tirage. Aussi, plusieurs ont eu de bons numéros.

En conséquence, nous avons payé la prime de

\$50.00 à M. N. LACHANCE, confiseur, 1041 rue Saint-Laurent.

Celle de \$20.00 à M. JOS. ST. JACQUES, 91 rue Panet.

Celle de \$12.50 à M. A. LEONARD, 31 rue Sainte Marguerite,

Et les personnes suivantes ont gagné, chacune, une prime de \$1.00 :

MONTREAL.

LOUIS GAUVREAU, 567 rue Laval.

A. MEUNIER, 74 rue Saint-Laurent.

V. ROUSSEAU, 512 rue Dorchester.

ALPHONSE CARRÉ, 6 Ruelle Berri.

LOUIS DORÉ, 167 rue Fullum.

MAXIMIN GRATTON, 122 rue Workman.

CHS. THOUIN, 289 rue Dorchester.

GEORGES LABINE, 49 rue Dufresne.

V. PROVENCHER, 614 rue Sanguinet.

D. BRUNEAU, 279 rue Christophe.

DELPHIS MAILLÉ, 311 rue Panet.

HECTOR PREVOST, 1125 rue Ontario.

N. LACHANCE, confiseur, 1041 rue Saint-Laurent.

D. BÉLAIRE, 72 rue Napoléon.

ADRIEN LEFORT, 1115 rue Saint-Jacques.

H. R. LAUZON, 38 rue Perthuis.

J. C. GIROUX, 10 A rue Gain.

J. B. H. GARIEPY, 1442 rue St^e Catherine.

MARTIN, 85 rue Cadieux.

ST. LAURENT, P.Q.

Mont.

REAL, P.Q.

ISIDORE GODIN,

OCTAVE GAUTHIER,

LA PRÉSENTATION, Co. Antho.

STANISLAS PAPINAEU.

CHICAGO, ILL.

OCTAVE FOURNIER, 1341 Congress St.

BIDDEFORD, MAINE.

J. A. DUCLOS.

HOLYOKE, MASS.

ARTHUR COTÉ, 121 rue Cabot.

SHERBROOKE, P. Q.

EUGÈNE CODÈRE.

Maintenant il reste encore des primes qui ont été gagnées et qui n'ont pas encore été réclamées. Nous prions les porteurs de ces numéros gagnants de faire leurs réclamations aussitôt que possible.

Ce tirage de nos primes a donné beaucoup de satisfaction dans le public et nous avons reçu, à ce sujet, plusieurs lettres de félicitations. Nous ferons autant d'heureux dans quelques mois. C'est au public à se procurer autant de numéros que possible de LA BIBLIOTHÈQUE A CINQ CENTS.

POIRIER, BESSETTE & CIE., 69 RUE ST JACQUES.

L'ANGE DU FOYER

Ce magnifique feuilleton que *La Presse* a publié dernièrement et qui a eu tant de succès, est maintenant en vente dans tous les dépôts de journaux du Canada et des Etats-Unis.

Priz: 15 Cts.

Le tirage étant limité, ceux qui voudront se le procurer feront bien d'envoyer leur commande le plus tôt possible, en l'accompagnant du montant, 15 cts.

L'ANGE DU FOYER est un des plus beaux romans qui aient été publiés et se vendrait \$1.00 si on l'achetait dans une librairie.

Veuillez adresser votre commande à

POIRIER, BESSETTE & CIE,

69 Rue St Jacques, Montreal.

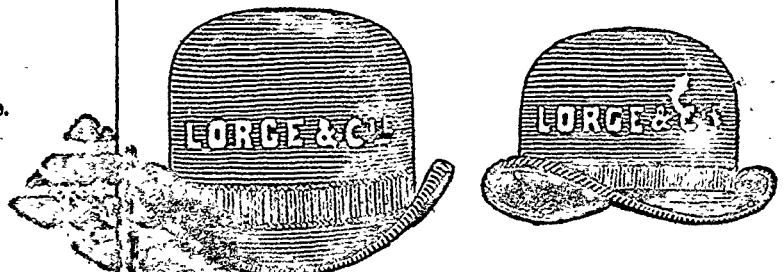
BOITE 138 B. P.

ETABLÉ EN 1852

LORGE & CIE

21, Rue St-Laurent

IMPORTATEURS ET MANUFACTURIERS



ASSORTIMENT COMPLET DE NOUVEAUTÉS EN
Chapeaux, Casquettes, Etc.

DE TOUTES SORTES.

REPARATIONS FAITES POUR CHAPEAUX DE SOIE, ETC.

PRIX TRÈS MODÉRÉS.

LISTE DES NUMEROS PARUS

— DANS —

La Bibliotheque a Cinq Cents.

La Femme au doigt coupé	La mort de Pierre Duvernay, 1re série	Le crime de la rue St Laurent, 1re partie, Le Meurtre	Le chemin des Jannes, 1re partie, Un amour déçu
Les trois chercheurs de pistes	La Tolle, 2e série	2e " La chasse à l'Homme	2e " Le demande en mariage
La Perle Noire	Le Sacrifice de Germaine, 3e série	3e " L'Expiation	3e " Le drame conjugal
Tolla	La Vengeance, 4e série	La mort d'un Forçat, 1re partie, L'Evasion du Bagno	4e " La Misérable
L'Abîme	La Justice de Dieu, 5e série	2e " Forçats et Gendarmes	5e " La Vengresse
Le Banquier des Pirates, 1re série	L'Honnête Criminel	3e " La mort de Rouget	6e " Les malheurs de la comtesse
L'Archipel en feu, 2e série	Le bureau de Poste de St Martin-lez-Monts, 1re série	Le condamné à Mort, 1re partie, Le Mort Ressuscité	7e " Les Enfants Perdus
Tancrède de Rohan	Bon sang ne peut mentir, 2e série	2e " L'Echafaud	8e " La femme martyre
Nora	Valérie, 3e série	Les Ecumeurs de Rivières, 1re partie, Les débuts du Bossu	9e " L'enlèvement de la comtesse
Le Petit Vieux des Batignoies	Une Evasion à la Guyane, 1re série	2e " A la recherche de son Père	10e " Un heureux dénouement
L'Épave du Cynthia, 1re série	Les millions du Nabab, 2e série	3e " Père et fils	Le terrible aventurier, 1re partie
Le Secret de Patrick O'Donoghue, 2e série	L'Arme Révélatrice, 3e série	La Nuit Sanglante, 1re partie, Le réveillon de M. Denis	Le fleur tachée de sang 2e
La Rose Blanche, 1re série	Le Comte d'Olligny, 4e série	2e " L'Inspecteur de police	Une scène lugubre 3e
Le Dernier des Enfants d'Edouard, 2e série	Le Parricide, 5e série	3e " Le lit de mort	Le géant du crime 4e
L'Incendiaire	Vingt ans à la Bastille	L'Assassiné Vivant, 1re partie, Le Crime	La Femme Mystérieuse, 1re série
Le Duel au Desert	Néllida	2e " Disparu	Le chambre Bleue, 2me série
Le Pêcheur de Perles, 1re série	Ginèvra	3e " Le Détective et 1re partie de Floreal	Le Mystère dévoilé, 3e série
Les Frères de la Côte, 2e série	La Chasse à l'Héritage, 1re série	Floral, 2e partie, Dans les Mines	Epones ou Mère, 5me série
Les Voleurs de Chevaux, 1re série	Le bal Masqué, 2e série	3e " La famille Charlot	Le Diane de l'Amour, 6me série
La Classe aux brigands, 2e série	Les Deux Sœurs, 3e série	L'Antre du Crime, 1re partie, Les deux bandits	Le Million du Père Raclot, 1re série
Le Fau au Bouge, 3e série	Le Revenant, 1re série	2e " Un vol sinistre	La Vertu récompensée 2e série
Le Crime de Pierrette, 1re série	Tom Sandons, 2e série	3e " L'amour c'est le ciel	Paradis perdu, 1re série
La Révélation, 2e série	L'Œil de Vichnou, 3e série	4e " La chasse aux médailles	Gertrude l'endormie, 2me série
Colomba, 1re série	L'homme à l'oreille cassée, 1re série	5e " Le maître	Le médecin criminel, 3me série
La Vengeance Corac, 2e série	Le colonel Fongas, 2e série	6e " Un amour secret	Après les larmes, 4me série
Le Fou Yagof, 1re série	Vœu de Haine, 1re série, Le Chat du bord	7e " Le fils du condamné	Mère à Mort, 5me série
L'Invasion, 2e série	2e " La Brulo-Guoulé	8e " La Fée des Saules	Le Crime Dévoilé, 6me série
Le combat de Falkenstein, 3e série	3e " Philopen le Pompican	9e " La fiancée de la mort	Paradis Retrouvé, 7me série
Les Chevaliers de l'As de Pique, 1re série	4e " Chouans et Republicanes	10e " Une nouvelle sensation	Sans Cœur, 1re série
La Fille de Margaret, 2e série	5e " A coups de fusil	11e " Le chatiment	
L'Héritage Fabel, 1re série	6e " L'Enlèvement de Jeanne		
Le Jettatore, 2e série	7e " Kernoc		
Le Diamant Caché, 1e série	8e " A la Balonnette		
Camille, 2e série	9e " Le secret de Philopen		
Le Testament du Commandeur, 3e série	10e " Crochetout		
Une Famille Corac	Le dernier des Trémolin		
	Le mangeur de Poudre		
	L'Assassinat de Versailles		

On peut se procurer tous ces volumes moyennant 5 centins chaque.

OPPORTUNITE UNIQUE ! LES DERNIERS VOLUMES

Nous offrons en vente les derniers volumes qui nous restent en magasin et qui ne peuvent plus être trouvés en librairie.

LE REMORDS D'UN ANGE - - - - -	15 Cts.	TROIS ANS EN CANADA - - - - -	25 Cts.
AMOUR ET CRIME, 1er vol. - - - - -	15 Cts.	PORTRAITS DES PATRIOTES DE 37-38	25 Cts.
LA HAINE, - - - - - 2me vol. - - - - -	15 Cts.	LE CHOLÉRA - - - - -	5 Cts.
LES ORPHELINES - - - - -	15 Cts.	LE TRAITÉ DU CHEVAL - - - - -	5 Cts.

PROFITEZ DE L'OCCASION, LES DERNIERS VOLUMES S'ENLEVENT RAPIDEMENT.

S'ADRESSER A

POIRIER, BESSETTE & CIE, 69 RUE ST-JACQUES, MONTREAL

ENVOYÉS FRANCO DANS TOUS LES BUREAUX DE POSTE

IMPRIMERIE POIRIER, BESSETTE & NEVILLE, 10 et 12 RUE LE ROYER.